



Essais québécois Page D2
Le Feuilleton Page D3
Les Petits bonheurs Page D5
Visas Page D8

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 FÉVRIER 1994

August Strindberg

La Vie est un Enfer

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Pour Calderon elle était un Songe, la vie. Pour Shakespeare, elle était une histoire de fureur racontée par un fou. Pour August Strindberg, elle est rien de moins que l'Enfer — dans *Père* le personnage central le dit précisément, «la vie est un enfer» —, c'est-à-dire que le temps que l'on passe sur terre, selon cet écrivain immense et presque fou et ce dramaturge troublant et génial, c'est celui de la punition. Nous sommes condamnés à vivre. Bref, l'enfer c'est nous autres...

La vie du Suédois August Strindberg, né en 1849 et mort en 1912, fut en effet, à plusieurs égards, un enfer. Celui d'un enfant qui perd trop tôt sa mère, celui d'un homme qui va contracter trois mariages absolument catastrophiques, celui d'un dramaturge que les théâtres de son pays ignoreront quasiment jusqu'à sa mort, celui d'un écrivain que l'Académie suédoise déteste en lui refusant le prix Nobel (l'écrivain le plus imposant de la Suède n'a pas eu le Nobel), celui d'un solitaire enragé, misogyne, paranoïaque, antisémite, dont les textes les meilleurs (au théâtre, dans le roman et l'autobiographie) étaient ceux écrits, rapidement et sans ratures, sous le coup d'hallucinations périodiques et magistrales.

On ne sait pas vraiment jusqu'à quel point August Strindberg, dans des textes comme *Le Fils de la servante*, *Inferno*, *Drapeaux noirs*, a vraiment vécu sa vie comme ce qu'il en a écrit de si furieux, on croit plutôt qu'en fondamental écrivain qu'il était — Strindberg c'est une bête sauvage de l'écriture — il a vécu sa vie... telle qu'il l'a racontée. Je pense à l'avertissement que lançait André Gide: un artiste ne doit pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la vivre telle qu'il la racontera. Strindberg, qui a écrit sa vie à la troisième personne, se donnant son prénom inutilisé de Johan, a ainsi entremêlé durant 63 ans le réel et la fiction, la réalité et le rêve.

Elle paraît enfin en traduction française la monumentale biographie du Britannique Michael Meyer, éditée à Londres il y a dix ans et dont on a longtemps attendu la publication à Paris. L'ouvrage est essentiel à l'approche et à une tentative de compréhension de cet écrivain majeur du 19^e siècle, immense et pourtant si méconnu encore, qui n'est pour plusieurs que l'auteur de *Mademoiselle Julie* et de *Danse de mort*, alors que son oeuvre gigantesque (ses oeuvres complètes font 75 volumes), où le pire côtoie le meilleur, révèle un géant de la littérature dont Kafka, le découvreur, dira (mais Strindberg ne le sut pas): «Je me sens mieux parce que j'ai lu Strindberg. Je ne le lis pas pour lire, mais pour me blottir contre sa poitrine».

Se blottir contre sa poitrine? On pense d'abord à l'horreur de cette image pour un homme comme Strindberg. Toute sa vie il a fui les contacts physiques avec ses contemporains, comme les rencontres avec les grands de son époque; on le vit refuser de rencontrer Emile Zola qu'il admirait, il n'alla pas voir jouer Sarah Bernhardt ni Eltonora Duse, il ne vit jamais Ibsen qu'il détestait. Dans son journal, il nota un jour:

VOIR PAGE D 2 : STRINDBERG

Élise Turcotte

Porter le chagrin des départs

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

E

lle n'y

peut rien. Tout l'appelle. Tout la sollicite, l'avale, la tache, lui fracasse le cœur en mille miettes. Seule à la fenêtre, elle écarte deux lames du store vénitien et observe toutes les petites choses de la vie. Et tout demeure en elle. Le «tu» infantilissant qu'on emploie pour parler aux vieillards dans les hôpitaux, les cercueils qui ferment à clé, l'angoisse des passagers du métro — cette caravane qui avance même sans elle —, le mot «cingle» sorti de la bouche orthodontique d'un diplômé de Brébeuf, le doux visage d'un père en fugue qui dort avec son enfant sur la banquette arrière de sa voiture, les griffes d'un balbuzard magnétoscopique qui fonce sur sa proie, la beauté oubliée du mot «chagrin», la chute tragique d'un patineur aux jeux olympiques ou les pleurs d'un enfant battu. Il n'y a rien de banal.

Élise Turcotte a la conscience aigüe des choses. C'est une sismographe du cœur. Poète, deux fois lauréate du prix Émile-Nelligan, elle s'abandonne à l'écriture depuis une quinzaine d'années. Ce n'est toutefois qu'en 1991, avec la parution de son premier roman, *Le bruit des choses vivantes*, qu'elle a délaissé le cercle quasi confidentiel de la poésie québécoise au profit — et au grand bonheur — d'un public plus vaste. L'ouvrage de prose a d'emblée séduit la critique. Et

VOIR PAGE D 2 : TURCOTTE



PHOTO HUNO

Richard Dubois LA PAGE CRITIQUE

Ce livre, un champ de tir. La cible: le débrillé critique, souvent lié à l'anti-intellectualisme des appareils de presse d'une part, et le langage acidulé des gens de robe et de culture, d'autre part. Par l'auteur de *Relations littéraires*. Volume de 288 pages — 22,95\$

ÉDITIONS FIDES

Richard Dubois
LA PAGE
CRITIQUE



LIVRES

STRINDBERG

SUITE DE LA PAGE D 1

«J'ai toujours eu horreur des contacts avec les gens de mon sexe. Jusqu'au point d'avoir rompu des liens d'amitié quand, du côté de l'ami, cette amitié prenait un caractère visqueux, semblable à de l'amour».

Ce que Kafka trouvait de rassurant chez Strindberg, c'est l'étonnante et fulgurante avancée que faisait cet auteur sans vergogne ni pudeur dans les souterains du cœur, fouillant les âmes au râteau de sa plume. Strindberg, dont l'Américain Eugene O'Neill dira qu'il est «le plus profond génie parmi les dramaturges modernes», deviendra très vite, de son vivant, un grand modèle pour ses pairs, celui que les grands écrivains bien avant le lectorat saluent, de Gorki à Shaw, de Zola à Tchekhov, y compris Ibsen le détesté.

C'est la misogynie inhérente à l'oeuvre de Strindberg — une misogynie triomphante, qu'il faut reconnaître pour comprendre l'auteur de *Père* — qui a fait de ces deux-là, Ibsen et lui, les deux plus grands dramaturges scandinaves, des repoussoirs. August Strindberg, qui avait reconnu la qualité d'une pièce comme *Maison de poupée* parue en 1878, se prit à détester Ibsen et en particulier cette pièce-là dès lors que son mariage avec la comédienne finlandaise Siri von Essen tourna mal. Ce premier mariage, comme les autres, avec l'Autrichienne Frida Uhl et la Norvégienne Harriet Bosse, vont convaincre l'écrivain (qui, avouons-le, était d'une logique souvent errante et aberrante) que la femme est l'ennemi de l'homme, que la guerre est l'état commun à leurs sexes, et qu'il lui faut ramasser le devoir de le dire.

Il est pathétique et misérable le capitaine Adolf à la fin de *Père*, lorsque revêtu d'une camisole de force il dégueule devant sa femme et sa fille toute sa peur (parce que c'est de la peur, la misogynie, comme l'antisémitisme comme la haine) et qu'il crie que la vie est un enfer et que l'avenir n'appartient qu'aux femmes parce qu'elles seules mettent des enfants au monde.

Comme Céline après lui, et maintenant Thomas Bernhard à notre époque, Strindberg fait de sa haine le moteur créatif d'une oeuvre, il écrit dans une sorte de fureur jubilatoire, c'est un pessimiste qui hurle, c'est un homme qui se croit perdu, mais c'est aussi, et parmi les plus remarquables, un artiste de génie.

La biographie de Michael Meyer offre, réunis, les détails de cette vie aussi riche en errements et en culs-de-sac — Strindberg accordait plus d'importance à ses écrits scientifiques que l'université à venir relégué aux oubliettes, et il a écrit une oeuvre d'historien bâclée — qu'en illuminations et en chefs-d'oeuvre, mais cette biographie essentielle est encore impuissante à nous aider à cerner vraiment un tel homme qui avait plus mal des coups qu'il donne que de ceux qu'il reçoit, et qui avait écrit un jour: «je suis moi-même si peu masculin».

AUGUST STRINDBERG
Michael Meyer
Biographies NRF Gallimard
1994, 833 pages

De B.B. King à Nestor Burma

TRUFO MISTO

Il y a tout d'abord cette biographie de B. B. King écrite par Sebastian Danchin et publiée par *Les Éditions du Limon*, basées à Montpellier, ville médicale du sud de la France. Il y a ensuite une heureuse initiative. Celle de *Fleuve Noir* qui ressort en format poche *Les Nouveaux Mystères de Paris* éclaircis par Nestor Burma avec l'aide évidemment de Léo Malet, écrivain prolétaire né Montpellier. Il y a...

Il y a enfin une brigue de 438 pages. Elle a été confectionnée par un type qui, ayant beaucoup de temps à faire dans le ventre d'une prison, a dépensé tout le temps qu'il fallait, pour nous brosser un tableau réaliste des compromis que s'échangent courtiers en drogues diverses et agents fédéraux. En clair, il s'agit d'une mise en scène new-yorkaise du «je te tiens, tu me tiens par la barbichette» si cher aux flics et aux truands. L'auteur s'appelle Richard Stratton. Le titre? *L'idole des camés chez Rivages/Thriller*.

Par où commence-t-on? Par l'ordre de présentation. B. B. King joue de la guitare et chante le blues depuis maintenant une bonne cinquantaine d'années. Sebastian Danchin, l'auteur de cette biographie de 210 pages, a écrit auparavant sur Earl Hooker, un autre bluesman, et sur De Gaulle. Paraît-il que celui-ci était un romantique. C'est drôle, jusqu'ici on pensait que le général en question était un mystique. Bon. Là on s'éloigne. On est en dehors du sujet.

Danchin, c'est évident, connaît l'histoire du blues sur les bouts des doigts. Qui plus est, il aime B. B. King. Si parfois il pêche par excès d'admiration, notamment pour ce qui a trait aux productions sirupeuses qui ont ponctué la carrière de B. B. King dans les années 60, jamais il ne suscite l'ennui.

La chose est d'autant plus remarquable qu'en écrivant sur B. B. King, Danchin a travaillé en fait sur le sujet le plus connu, le plus étudié du blues. Sur les traces de B. B. King, bien des Américains ont beau avoir passé, jamais on avait senti comme dans ce livre jusqu'à quel point le guitariste des notes sensibles était passionné par cette musique bâtarde née dans les marécages du Delta du Mississippi.

Ce n'est pas la première fois qu'un éditeur entreprend la publication intégrale des aventures parisiennes de Nestor Burma, le patron et unique détective de l'agence Fiat-Luxe. Dans les années 70, Livre de poche avait mis en marché les seize numéros, pour autant d'arrondissements qui composent Paris, que Léo Malet signa.

Puis Robert Laffont, dans le cadre de sa collection *Bouquins*, sortit tout Malet des boules à mites il y a deux ou trois ans de cela. On pourrait penser que c'est assez. Disons que deux fois valent mieux qu'une. Car ce qu'il y

a de chouette avec cette nouvelle publication, c'est qu'en bout de ligne, on pourra posséder, maintenant que ceux en Livre de poche ne sont pratiquement plus disponibles, tout Malet en format prolo.

Le premier numéro s'intitule *Le soleil naît derrière le Louvre*. Autrement dit l'unité de lieu du premier numéro, c'est le premier arrondissement. Page 94 on a retenu ceci: «La chaussure, de luxueux cuir fauve, ne se tenait pas exactement comme doit se tenir une chaussure honnête, lorsqu'elle est vide.»

Et maintenant le plat de résistance. De son vrai nom Sonia Byrne-Downes, l'idole des camés fait fonction de pourvoyeuse en drogues blanches. Elle fournit tout le gratin musicalo-cinématographique de New York et des environs. En fait, son stock fait la navette entre New York, Los Angeles et Saint Cucufa. Elle est partout. Elle au centre de tout. Sonia alias Sonny se fait pincer par la flicaille à la première page du bouquin.

C'est alors que rentre en scène Aaron Held, son avocat, Rickie Rude, le roi de la «pop-rock-punkitude», Saul Diamond, l'agent physiquement très grassouillet de Rickie, Jack Moriarty, un pont de la pègre mais un pont en cavale, Zuliega, un flic complètement siphonné de la Drug Enforcement Administration, la procureur(e) Vatti, et surtout Arthur Grimm. Un ex-avocat, un ex de la guerre du Vietnam, un ex de la police qui a viré détective et qui fume des joints comme un gamin s'empiffre de biscuits aux chocolats.

C'est Grimm qui, tout au long de cette saga passionnante à plus d'un titre, prend tous les coups pour sortir des coups fourrés tendus aussi bien par un Moriarty ou un Diamond que par la police supposément chargée de mettre en taule les coupables.

Si *L'idole des camés* est un roman trop rebondissant pour être résumé en quelques lignes, on peut vous assurer néanmoins que son auteur, Richard Stratton, signe là une entrée fracassante au royaume du polar. C'est remarquable de bout en bout.

B. B. KING

Sebastian Danchin. *Éd. du Limon*, 220 pages

LE SOLEIL NAÎT DERRIÈRE LE LOUVRE
Léo Malet. *Fleuve Noir*, 216 pages

L'IDOLE DES CAMÉS

Richard Stratton. *Rivages/Noir*, 438 pages

TURCOTTE Saisir le réel

SUITE DE LA PAGE D 1

des milliers de lecteurs ont suivi, éblouis par cette nouvelle voix, cette nouvelle musique et cet univers chargé d'émotions.

Trois ans plus tard, la magie de cette singulière et bouleversante histoire d'amour entre une jeune femme de trente ans, Albanie, et sa fille de trois ans, Maria, opère toujours. Ce premier roman poursuit ses ravages. Traduit en anglais, *Le bruit des choses vivantes* a fait l'objet, en janvier dernier, d'un commentaire fort élogieux dans le prestigieux *New York Times*. Ce n'est pas un mince exploit. Même les plus ardens américanophobes en conviendront.

Entretemps, Elise Turcotte n'a surtout pas envie de se taire. Ni le succès, ni ses deux enfants, ni sa carrière d'enseignante ne l'empêchent de poursuivre son oeuvre. La revoilà donc parmi nous, cette fois avec un recueil d'une quinzaine de nouvelles intitulé *Caravane*, paru chez Leméac. Nous y retrouvons Marie, une jeune narratrice de trente-cinq ans, qui s'attarde sur les multiples abandons qui ont marqué son existence. Abandonnée par sa mère, ses amis ou ses amants, elle porte le chagrin des départs.

«L'ouvrage est construit en fragments. Ces quinze fragments, ces quinze nouvelles font partie d'une tout qui ne désire

pas advenir, qui ne désire pas être réunifié. C'est comme si on prenait un verre et qu'on le lançait au sol. Il en reste des fragments. Il ne faut pas tenter de le reconstituer», prévient Elise Turcotte.

«C'est toujours la même Marie qui parle. C'est une narratrice qui raconte des histoires. A la rigueur, elle n'a pas de densité psychologique. Elle raconte ce qu'elle voit. Elle est un peu voyeuse. Cela donne des nouvelles qui fonctionnent beaucoup plus sur la suggestion que sur l'intrigue», poursuit-elle.

Ce procédé narratif correspond d'ailleurs parfaitement à la vision de l'écriture de l'auteur. «Je crois que c'est Peter Handke qui disait "il suffit de regarder par la fenêtre, d'apercevoir quelqu'un et de l'écrire. C'est déjà inouï en soi". Dire les choses comme elles sont, sans autre intervention, voilà ce qui m'intéresse. En somme, j'essaie de saisir le réel. Une chose fugace passe devant soi et on essaie de l'attraper au lasso.» D'où cette écriture à la fois si simple, si elliptique et pourtant si riche, si dense, si touchante.

Elise Turcotte écrit parce que c'est une extraordinaire méthode de réflexion sur le monde. C'est sa façon à elle de cerner le réel, sa façon aussi de se ralentir, de maîtriser le temps. Car, avoue-t-elle, elle est fébrile, elle a toujours hâte, continuellement en proie à l'intranquillité, néologisme qu'elle emprunte et qu'elle envie au poète portugais Fernando Pessoa.

En voulant saisir ce réel qui l'entoure, Elise Turcotte a découvert que, souvent, le sens était décentré. «Le sens est souvent dans un infime détail, un détail minutieux. Ce détail-là peut tout faire basculer. Un jour, on prend le métro puis on aperçoit une vieille femme devant l'escalier roulant, paralysée, incapable de se décider, incapable d'y aller. Cette vision-là peut faire que le lendemain, on abandonne tout», raconte-t-elle. C'est justement de cette image de la vieille femme craignant d'être avalée par l'escalier roulant qu'est née la nouvelle éponyme «Caravane». Quinze nouvelles ou quinze wagons, c'est sur le quai du métro,

quand les portes se referment, qu'on réalise que la caravane avance même sans nous et que le sentiment d'abandon s'exacerbe.

Dans *Caravane*, plus particulièrement dans la nouvelle «Qu'y a-t-il à l'intérieur?», Elise Turcotte creuse le thème de l'amour. Les hommes dans la vie de la narratrice Marie se distinguent par leur grande faiblesse. C'est peut-être d'ailleurs ce qui irrite et déstabilise certains lecteurs masculins plus réfractaires à l'univers d'Elise Turcotte. Dans ce recueil, l'homme a trente ans et des poussières et il est faible. Non pas parce qu'il cède à son désir mais bien parce qu'il résiste. Dans l'univers de *Caravane*, l'homme avance puis recule. Il est sans courage. Il a peur et prend rapidement le vertige devant l'amour. Il retrouve toujours sa raison. Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que les hommes passent toujours dans la vie de Marie. Seul le père restera. Et c'est d'ailleurs avec lui qu'elle retrouvera le bonheur, cette vallée secrète au fond d'elle, dans les dernières pages du récit, tout juste avant le...terminus.

«C'était là que résidait le danger. Pas dans le désir, mais dans notre volonté de ne pas céder au désir. Nous avions déjà notre langage. Plus tard, ne pas céder au désir, cela deviendrait: attendre, attendre, souffrir et faire durer le plaisir», écrit Marie. Et Elise Turcotte n'a surtout pas envie de la contredire.

«Malgré l'abandon, malgré la peur des hommes, il faut croire à l'amour. Je dis bien à l'amour et non au couple», insiste-t-elle. Elle s'empresse de nous renvoyer à cette phrase de Julian Barnes judicieusement placée en exergue: «Et il en est de même avec l'amour. Nous devons y croire ou nous sommes perdus. Nous pouvons ne pas l'obtenir, et découvrir qu'il nous rend malheureux, mais nous devons encore croire en lui. Si nous ne le faisons pas, nous nous livrons alors tout simplement à l'histoire du monde et à la vérité de quelqu'un d'autre».

D'abord y croire, donc. Mais encore faut-il «savoir aimer». Avant toute chose, il faudra sortir la bouteille de porto!

Du même auteur, Elise Turcotte

CARAVANE
Nouvelles, Leméac,
1994, 172 pages

QUI A PEUR DE?
En collaboration.
Montréal, VLB Éditeur
1987, 143 pages

NAVIGES DE GUERRE
poésie, Écrits des Forges,
1984, 61 pages

LE BRUIT DES CHOSES VIVANTES
Leméac, 1991,
225 pages

LA VOIX DE CARLA
poésie, Montréal,
VLB Éditeur, 1987,
97 pages

DANS LE DELTA DE LA NUIT
poésie, Écrits des Forges,
1982, 61 pages

LA TERRE EST ICI
poésie, Montréal,
VLB Éditeur,
1989, 106 pages

LA CATASTROPHE
En collaboration
avec Louise Desjardins
La Nouvelle Barre du jour,
1985, 48 pages

LA MER À BOIRE
Nouvelle, Éditions
de la lune occidentale,
1980, 24 pages

Paroles d'HONNEUR

le lundi 28 février 1994 à 20H30

ENTRÉE LIBRE AU CAFÉ CAMPUS
57, RUE PRINCE-ARTHUR EST, MONTRÉAL

25 ÉCRIVAINS SUR SCÈNE avec les musiciens
BERNARD BUISSON et PIERRE ST-JAK

UNE PRODUCTION DE L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS
Événement-manifeste pour une reconnaissance du statut de l'écrivain

UNEQ CA&M&PUS

RÉAL LA ROCHELLE
CINÉMA EN ROUGE ET NOIR

30 ans de critique de cinéma au Québec à l'ombre de Stendhal
(Essai) 284 pages 22\$

«La route de Réal La Rochelle est curieusement balisée. À la limite du malaise. Marx et l'héritage catholique, la pédagogie et la distribution de films, mais aussi Pasolini et Demis, Groulx et Godard, Cukor et Arcand.

Il ne faudrait surtout pas conclure à l'incohérence. Tout ici est ordonné... comme dans un opéra italien. Il faut se laisser porter par les enthousiasmes de l'auteur, admettre ses changements de cap comme autant de coups de cœur, aussi rigoureux que le cœur peut l'être.

Ces textes sont toniques également en ce qu'ils combattent à chaque page l'idée même de péjorer.»
Robert Daudelin, conservateur, Cinémathèque québécoise

DANIEL GUÉNETTE
JEAN DE LA LUNE

(Roman) 229 pages 16,95 \$

Après *J. Desrapes* et *L'écharpe d'Iris*, un troisième roman très attendu. Le passé ayant la fâcheuse manie de tout effacer, Jean se fait le conservateur d'un musée imaginaire afin de gérer ses nombreux deuils. L'ouvrage d'un philosophe de l'antiquité, une virée rocambolesque à New York, l'installation de saunas, la musique populaire revue par John Lennon, tout se prête à la «réforme» de l'identité. Cette fable est menée sur le mode distancié de l'ironie. Le vieux diction dit peut-être vrai: les sages cherchent de la lumière, les fous, leur en donnent.

DANIEL GUÉNETTE
JEAN DE LA LUNE

(Roman) 229 pages 16,95 \$

Après *J. Desrapes* et *L'écharpe d'Iris*, un troisième roman très attendu. Le passé ayant la fâcheuse manie de tout effacer, Jean se fait le conservateur d'un musée imaginaire afin de gérer ses nombreux deuils. L'ouvrage d'un philosophe de l'antiquité, une virée rocambolesque à New York, l'installation de saunas, la musique populaire revue par John Lennon, tout se prête à la «réforme» de l'identité. Cette fable est menée sur le mode distancié de l'ironie. Le vieux diction dit peut-être vrai: les sages cherchent de la lumière, les fous, leur en donnent.

ESSAIS QUÉBÉCOIS



ROBERT SALETTI

Nègres blancs, seconde mouture

LE DEVOIR DE RÉSISTANCE
Pierre Vallières,
VLB, «Parti pris actuels», 101 pages

LA MANIÈRE NÈGRE
Aimé Césaire, Chemin faisant.
Jean-Daniel Lafond,
L'Hexagone, 245 pages.

Solidarités. Voilà certes un des mots clés de la pensée dite de gauche, un mot qui claque et qui, au pluriel surtout, évoque des montagnes d'humanité. Le contexte d'une crise économique associée à des transformations profondes dans l'organisation du travail a changé la nature des grandes solidarités d'autrefois, a fait éclater la gauche. Une nouvelle gauche veut émerger (un numéro de la revue *Possibles*, l'automne dernier, s'intitulait «A gauche autrement»). Une nouvelle gauche avec de vieux noms, comme Pierre Vallières, qui reprend le combat tous azimuts. Les lecteurs du *DEVOIR* connaissent sa récente attaque contre la position «neutraliste» de Pierre Bourgault dans la guerre qui frappe l'ex-Yougoslavie. M. Vallières n'y est pas allé par quatre chemins, les Serbes sont des fascistes, et ne pas se mêler de cette guerre équivaut à répéter l'erreur des démocraties occidentales lors de la Guerre d'Espagne. En fait, le parallèle entre les années trente et notre époque est l'un des leitmotiv du dernier essai de l'auteur du célèbre *Nègres blancs d'Amérique*. Il faut voter qu'avec les *Habits neufs de la droite culturelle* et *Le Devoir de résistance* qui paraissent coup sur coup, la collection «Parti pris actuels» démarre sur les chapeaux de roue.

Dans le *Devoir de résistance*, M. Vallières s'en prend à la thèse à la mode de la victoire finale du libéralisme économique. Depuis l'écroulement du mur de Berlin, les idéologues du capitalisme font les gorges chaudes en avançant rien de moins que la «fin de l'histoire». L'expression lancée par Fukuyama, pour mettre en évidence le fait que l'économie (de marché) a rendu définitivement caduc tout combat de nature idéologique, est ici maintes fois prises à partie. Mais cet appui est, dans un sens, fragile. Contrairement à Jacques Pelletier, dont les attaques s'appuient sur une critique des textes des auteurs mis en cause (Larose, Godbout, Ricard), Pierre Vallières ne prend pas la peine de situer la thèse de Fukuyama, ni de se référer de façon précise au livre incriminé. Pour lui, le lien entre la fin annoncée de l'histoire et le nouvel ordre mondial proposé par les démocraties occidentales est de l'ordre de la politique. Or ce nouvel ordre s'inscrit dans la logique même de ce régime des marchands, des «politiciens», des «chiens couchants flagorneurs» que l'on appelle le capitalisme (note: la virulence du vocabulaire et la prégnance de la métaphore canine pourront faire sursauter le lecteur peu familier avec les textes de la période felquist). Ceci n'est évidemment pas très nouveau et rappelle les belles années de la décolonisation et de l'anti-imperialisme, de la révolution et de l'autogestion, bref de Parti pris. Pour M. Vallières, Karl Marx et Franz Fanon ne sont pas encore obsolètes.

Si la rhétorique est connue, l'analyse ne manque pas pour autant de pertinence, du moins dans la partie qui traite de «la terrifiante démolition de la Bosnie multiethnique et pluriculturelle». Cette partie jette un éclairage particulier sur le problème des nationalismes belliqueux d'Europe centrale et d'Europe orientale. Nous vivons une situation chaotique où l'explosion des nationalismes s'accompagne d'une transition politico-économique difficile dont profitent les néo-libéralistes. Pour M. Vallières la *real politik* menée par l'OTAN et l'ONU dans le conflit actuel rappelle l'hypocrisie diplomatique des leaders occidentaux au temps des Franco, Mussolini et Hitler.

La solution à cette resurgence du fascisme? Combattre la mondialisation de l'économie, préserver les États, les cultures, les régions et les laissés-pour-compte de la hiérarchie sociale, appuyer le Sud contre le Nord (voilà un menu pour le moins substantiel). Dans cette perspective, malgré ses errements, la révolution cubaine demeure pour Pierre Vallières un exemple à suivre. Il en conclut que l'indépendance du Québec demeure souhaitable, et même probable, à condition qu'elle s'accompagne d'un véritable projet de société. La langue n'est pas une assise suffisante pour fonder un pays et éviter les excès intégristes du nationalisme (voir Oka).

La manière nègre, de Jean-Daniel Lafond, renvoie à cette même volonté de résistance bien que le discours soit ici exempt d'un certain mysticisme propre aux années soixante (en faisant vœu de liberté et de justice, le bien-pensant de l'époque se «transfigurait» en militant). C'est l'histoire d'un film sur Aimé Césaire, militant de la négritude. Dans ce film, M. Lafond, qui est cinéaste, retrace son amour pour le poète martiniquais. *La manière nègre* se présente comme le journal de ce film: journal de la genèse de cet amour, du désir d'y consacrer un film, du projet de tournage lui-même, des préparatifs au tournage, journal auquel vient s'ajouter le scénario, scène par scène, du film lui-même. Il s'agit donc, si l'on veut, d'un témoignage au deuxième degré. Et ce témoignage est le fait de toute une génération, puisqu'il est associé au projet des poètes comme Paul Chamberland et Gérard Godin, des partipristes de la première heure. M. Lafond rappelle qu'à l'origine de son projet, il y a une «émotion ancienne enfouie dans le Québec des années soixante et soixante-dix que la situation actuelle ravive». Dans ce «ravage», dans ce réveil des solidarités, se joue peut-être l'avenir du Québec.

LIVRES

LE FEUILLETON

Tutoyer les gargouilles



ROBERT LÉVESQUE

LES ANGES ET LES FAUCONS
Patrick Grainville
Seuil, 284 pages.

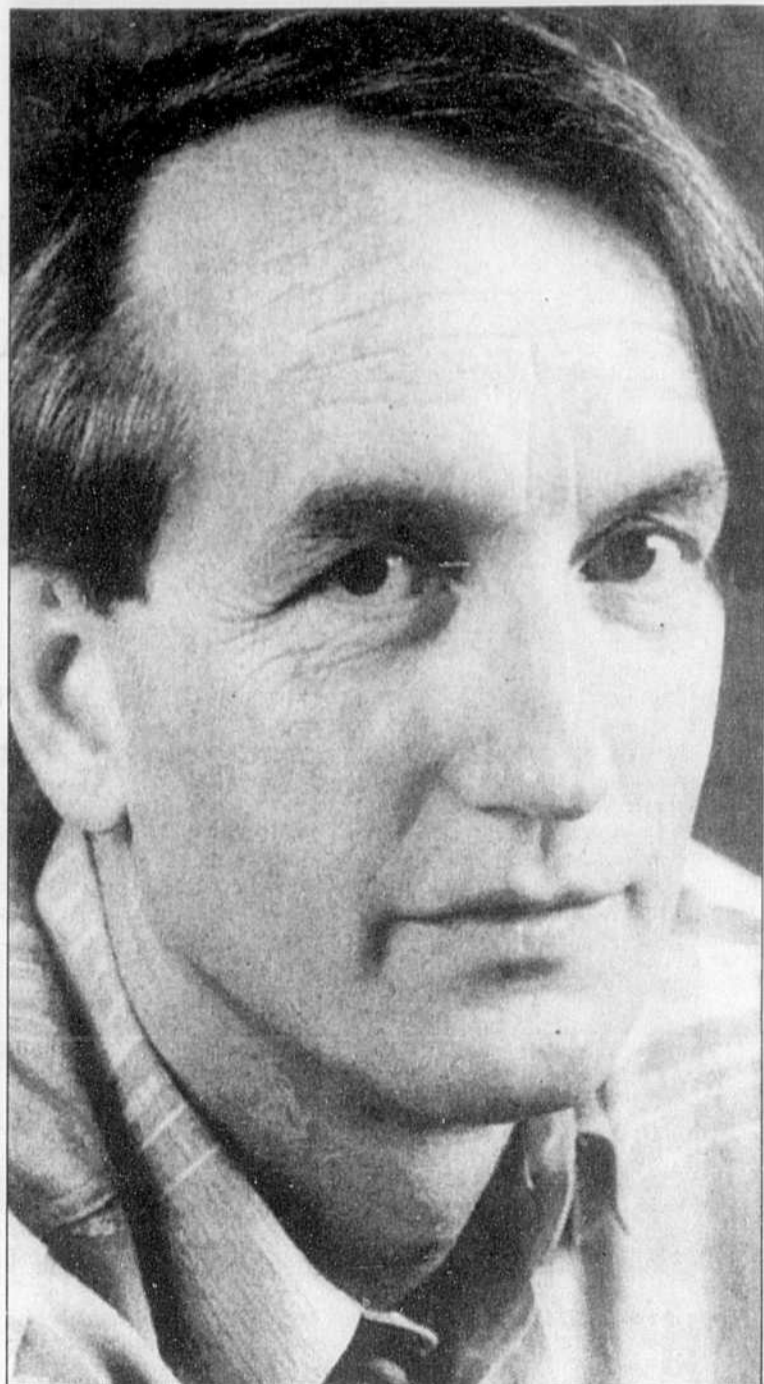
Le cœur de Paris est un cœur de pierre: c'est Notre-Dame, ce pesant vaisseau que des générations de maçons ont construit au 12^e et au 13^e siècle; le temps, le réel et celui de la fiction, s'y est engouffré péle-mêle, faisant chacun leurs ouvrages, de sorte que pour nous Quasimodo cherchant Esméralda y croîsera toujours Paul Claudel se convertissant près du cinquième pilier à gauche dans la grande nef...

Des écrivains en herbe montant à Paris vont y chercher des ombres anciennes, des personnages de romans y trouvent une halte assis dans l'humidité tranquille avant la page où tout se bousculera, décor, église, refuge, Notre-Dame-de-Paris est aussi une grande arche comme celle de Noé, y entrent l'histoire de tous — la Révolution qui abîma ses murs, les sacs de sable de l'Occupation cachant les portails sculptés — et les histoires de chacun, Margot qui va y pleurer, un grand malade qui jongle avec sa vie, où les silhouettes de la nuit qui, derrière dans le jardin de l'archevêché, ont des dévotions charnelles bien païennes...

Patrick Grainville a fait de Notre-Dame-de-Paris le décor principal et l'un des personnages de son roman, une sorte d'«éducation sentimentale» qui se déroule sous les yeux de pierre sans morale des anges et des faucons, des sphinges et des démons, stryges, griffons, toutes les gargouilles sculptées de la grande cathédrale de l'île de la Cité.

Ce jeune homme qui à 20 ans arrive à Paris, en 1970, et qui grimpe au premier jour dans la grande tour du sud pour voir Paris de haut, croyant alors que Notre-Dame est le temple originel intouché depuis le Moyen Âge (il déchantera), n'a rien du Rastignac de Balzac, il n'a aucun plan de conquête, il veut tout au plus réussir son bac, passer tous les week-ends au lit avec sa copine de Nancy qu'il vient attendre tous les samedis midis gare de l'Est. Ce serait plutôt pour le Fabrice du Dongo de Stendhal qu'il se prend certains soirs de la semaine dans sa pension du 9, rue Pavée qui était autrefois une dépendance d'un corps de prison et où, à travers des barreaux, il observe régulièrement une jeune Juive dans l'école qui jouxte sa façade, côté cour.

Le narrateur va promener son âme fragile dans les escaliers de Notre-Dame, dans son quartier du Marais, dans l'île Saint-Louis, et peu à peu autour de lui va se constituer un monde, qui sera le monde de ses vingt ans. Tout roman est un monde. Dans celui-ci, lieu



Patrick Grainville

oblige, c'est une cour des miracles que va découvrir ce garçon inquiet au seuil de l'âge adulte: sa logeuse d'abord, qui est manchote, laide, fière et despotique, dont on ne connaît pas trop le métier et qui voudrait bien, si c'était possible, faire encore une dernière fois la caresse furtive, avec «son étudiant». Son nom est Marguerite, mais ce n'est pas celle de Dante, elle a plutôt du Céline de *Mort à crédit* dans le bagout, le sans-gêne et la protèse arrachée, elle qui fit déterrer son mari pour toucher une assurance et qui raconte à tout le monde comment les grands poils noirs poussés dans le visage de son défunt avaient plein de gros vers rouges dedans.

Dans les tours de Notre-Dame où toujours il va humer le passé, il rencontrera Osiris, le

guide noir le jour et qui est un grand homosexuel qui rabat le gibier mâle la nuit dans le jardin de l'archevêché, dans le cul de Notre-Dame. Osiris qui lui apprend que Notre-Dame-de-Paris n'est plus vraiment Notre-Dame-de-Paris et qu'il y a eu au 19^e siècle Viollet-le-Duc qui a beaucoup refait, décalé une rosace, et qui a planté de son propre chef la belle flèche de pierre qui surplombe le grand toit.

Dans la pension de Marguerite, il connaîtra un vieil homme maigre qui se dit le bâtarde du peintre allemand Egon Schiele, le fils d'un des modèles de l'artiste, il s'appelle Johan Neuzil et garde avec lui un dessin de Schiele épargné de la destruction, il lui montrera, ce sont les corps nus et enlacés de

Schiele et de sa soeur Gerti, adolescents maigres, hermaphrodites et rouges, incestes, corps qui seront emportés par la grippe espagnole dans quelques années.

En-haut de la tour du sud, sur les remparts de Notre-Dame, le narrateur a vu aussi un couple étrange et blême, Wolf et Ehra, qui ont gravé leurs prénoms dans la pierre. Il apprendra qu'ils sont frère et sœur, vivent dans une péniche, lui très beau traque ses proies d'un soir dans le jardin de l'archevêché et lorsqu'il sera agressé et aura un œil crevé par la lame d'une ombre nocturne il prétendra que c'est l'un des faucons de Notre-Dame qui lui a arraché l'œil; elle, Ehra, note et collectionne tous les graffitis de Paris sans jamais dire un seul mot.

Il y a Anny qui arrive de Nancy tous les samedis, mais il y a aussi Nicole la jeune malade qu'il rencontre dans ce resto santé de Saint-Germain-des-Prés qui sert des repas pour les étudiants valétudinaires mais où grouille une faune d'agents et de barbouzes bourrés de vitamines et logés à la Cité internationale pour garder le profil bas avant d'aller en mission secrète au Proche-Orient.

Le narrateur, vous l'ai-je dit, est angoissé et hypocondriaque, persuadé que la maladie gânera chez lui toujours du terrain, mais avec Nicole la frêle, sortant du resto lacté, leurs santés fragiles s'attireront et feront surgir le désir bien droit et bien solide, vite fait dans une impasse. Il y a la jeune Juive qui lui fait signe des doigts depuis sa fenêtre de classe. Il y a aussi Mlle Poulet, vieille et vierge, qui aime le poulet, et puis la concierge qui se plaint de l'assiduité sexuelle de son mari et de ses douleurs vaginales, etc.

Les deux ou trois ans qu'il passe ainsi à Paris, avant d'achever ses études, sont des années bazar, où s'entrechoquent et cohabitent ses effrois fantomatiques, ses ébats sexuels, ses hantises corporelles, sa cortisone, ses couscous aphrodisiaques, ses sorcières, ses anges et ses faucons, dans un maelström de problèmes que seule la jeunesse sait exagérer. Le personnage de Grainville est comme le jeune Nizan, ne voulant pas entendre dire que vingt ans est le plus bel âge de la vie.

Puis il est devenu écrivain, le narrateur de Grainville, l'amant d'Anny et l'étudiant de Marguerite, ce garçon qui croyait que le bâtarde d'Egon Schiele était un saint, et c'est vingt ans plus tard qu'il saura écrire et décrire ces années de dérive dans le décor naturel et fantasmé de Notre-Dame-de-Paris, une fois passé de l'autre côté, sorti de la part adolescente et entré dans la part adulte, pour devenir l'observateur du garçon ébahi et délicat qu'il fut, incertain d'un avenir et tout entier embarqué dans le désir de la chair qui frémit entre l'attrait des anges et la peur des faucons.

Patrick Grainville, avec ce superbe roman sur la jeunesse, cette éducation sentimentale dans les années Pompidou, entre le ravalement de la façade par Malraux et les funérailles du général de Gaulle, propose le portrait singulier d'un garçon qui tutoya les gargouilles et les grands portails de Notre-Dame-de-Paris comme aux anciens jours gothiques où chacun venait guetter sur ces murs le mystère révélé de sa vie et de sa mort.

Patrick Grainville a fait de Notre-Dame-de-Paris le décor principal et l'un des personnages de son roman, une sorte d'«éducation sentimentale» qui se déroule sous les yeux de pierre sans morale des anges et des faucons.

La vie, c'est LOGIQUES

POUR UN SERVICE DE GARDE DE QUALITÉ

POUR UN SERVICE DE GARDE DE QUALITÉ Daniel Berthiaume LX-191 - ISBN 2-89381-160-4 128 pages - 18,95 \$

Qui peut se passer des garderies? Voici comment assurer aux parents et aux enfants des services de garde d'une qualité exceptionnelle.

LE DÉCROCHAGE Serge Michalski et Louise Paradis

LE DÉCROCHAGE Serge Michalski et Louise Paradis LX-144 - ISBN 2-89381-151-5 232 pages - 16,95 \$

Prévenir, c'est guérir! Qu'est-ce qui se passe quand une personne décroche? Comment doit-on réagir pour qu'elle «raccroche»?

DIVORCER SANS TOUT BRISER ET SANS FAIRE SOUFFRIR SES ENFANTS M^e Françoise de Cardaillac

DIVORCER SANS TOUT BRISER et sans faire souffrir ses enfants M^e Françoise de Cardaillac LX-80 - ISBN 2-89381-070-5 132 pages - 14,95 \$

«Un ouvrage fort bien fait pour expliquer les à-côtés des procédures du divorce.» Denis Lavoie, *La Presse*

LE SUICIDE Comment prévenir, comment intervenir Monique Séguin LX-47 - ISBN 2-89381-040-3 126 pages - 16,95 \$

LE SUICIDE Comment prévenir, comment intervenir Monique Séguin LX-47 - ISBN 2-89381-040-3 126 pages - 16,95 \$

LOGIQUES Dist. excl.: LOGISQUE Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Donnez l'espoir qui fait vivre. LA FONDATION CANADIENNE DU REIN

Ben Jelloun, moraliste

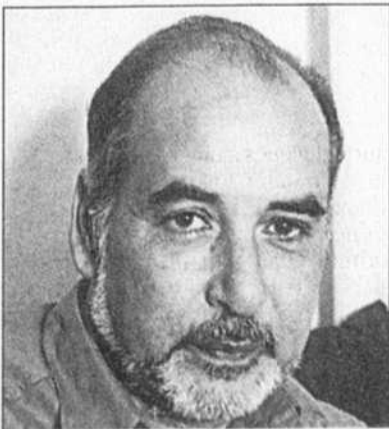
LA SOUDURE FRATERNELLE Tahar Ben Jelloun Arléa, Paris, 1993. 127 pages

L'HOMME ROMPU Tahar Ben Jelloun Seuil, Paris, 1994. 223 pages

HERVÉ GUAY

Il ne m'était jamais venu à l'esprit que l'écriture de Tahar Ben Jelloun ressemblât à celle de La Bruyère jusqu'à ce que je tombe sur *La soudure fraternelle*. Un petit livre que l'écrivain de Fès consacre à l'amitié.

Or, quand il dépeint ses nombreux amis, celui qui a reçu le prix Goncourt en 1987 avec *La nuit sacrée*, fait indubitablement penser à l'auteur des *Caractères*. Mêmes petites propositions



Tahar Ben Jelloun

capable de distinguer entre l'universel et le personnel.

De plus, bien que Ben Jelloun ne soit pas allé «compulser des ouvrages dans les grandes bibliothèques» pour parler de l'amitié, comme La Bruyère, on le sent à l'aise dans la fréquentation des anciens, notamment Cicéron, qu'il cite à plusieurs reprises.

Qui plus est, sa vocation de moraliste. Ben Jelloun l'emploie aussi à dénoncer la corruption dans son nouveau roman. Pour cela, *L'homme rompu* met en scène Mourad, un fonctionnaire consciencieux. Malheureusement, sa vertu à toute épreuve l'a confiné à une vie minable alors qu'en acceptant

quelques pots de vin, il aurait fait vivre sa famille de façon décente.

Mais les pressions autour de lui se font plus fortes et le malheur aidant, Mourad craque. Tout de suite, sa vie bascule. Tout est désormais tellement plus simple. Pas pour longtemps, cependant, puisque les ennuis succèdent aux plaisirs faciles et Mourad qui se croyait sauvé se voit bientôt perdu.

Ben Jelloun a écrit cette fable politique assez transparente en hommage au grand écrivain indonésien, Pramoedya Toer. Ce dernier, qui vit en résidence surveillée à Djakarta, en Indonésie, avait lui-même fait paraître en 1954 un roman intitulé *Corruption*.

L'écrivain marocain qui réside en France depuis plus de vingt ans présente dans son ouvrage la corruption comme un démon auquel il faut résister. Il s'en prend à la banalisation de la chose qui en fait une pratique d'autant plus acceptable qu'elle est généralisée.

Il fait dire à l'un de ses personnages: «Ce que vous placez sur le plan moral et appelez corruption, moi je l'appelle économie parallèle, elle n'est même pas souterraine, elle est nécessaire.

Je ne dis pas qu'elle est bonne, je dis qu'il faut faire avec et cesser de confondre compensation et vol. Et n'allez pas croire que seuls les pays en voie de développement connaissent ce problème.»

En revanche, le romancier oppose à la calamité banalisée et au profit matériel escompté la dignité et les remords qui ne se rachètent pas. Car le moraliste nouvelle version, est moins désabusé que pur et cohérent. D'où la démonstration sobre et efficace à l'encontre de la corruption que constitue *L'homme rompu*. D'où pareillement le risque que prend l'auteur «en consacrant un livre à l'amitié... de se faire des ennemis».

Daniel Poliquin



« Une œuvre aussi riche (...) dont on sent qu'elle apporte à la fois un regard et une écriture neuvs, il y a des gens qui appellent cela un chef-d'œuvre. » Reginald Martel, *La Presse*

« ... Ce récit d'une rare densité s'annonce — du moins souhaitons-le — comme l'un des plus forts de l'année littéraire en cours. » Pierre Cayouette, *Le Devoir*

204 pages, 18,70 \$

Boréal



Daniel Poliquin

L'Écureuil noir

Roman

Boréal

L I V R E S

LES PETITS
BONHEURS
Chef-d'œuvre
retrouvéGILLES
ARCHAMBAULT

CASANOVA, HISTOIRE DE MA VIE SUIVIE DE TEXTES INÉDITS.
Édition présentée et établie par Francis Lacassin. Collec-
tion Bouquins. T. I, 1420 pages; T. II, 1205 pages; T.
III, 1427 pages.

Si vous lisez la presse littéraire, vous savez déjà depuis quelques semaines que les *Mémoires* du célèbre Vénitien ne nous étaient parvenus à ce jour qu'à l'aide d'une version tronquée. Il y avait bien eu 1960 chez Plon une édition authentique à tirage limité, mais elle n'avait circulé que dans le milieu d'amateurs fortunés.

Le reste de l'histoire relève de la plus haute fantaisie. Casanova ne prenait pas que des libertés avec les moeurs. La langue française qu'il pratiquait avait de belles naïvetés que gomme un tâcheron du nom de Jean Laforgue. Ce dernier ne se contenta pas de réviser les erreurs stylistiques, n'hésitant pas par exemple à adoucir certains détails croustillants.

Il ne faut pas croire que l'édition de Laforgue est dépourvue d'intérêt. On le souhaiterait qu'on ne pourrait réussir à émasculer un récit haletant, généreux, plein d'aspérités, ingénument paillard. Je me souviens d'une lecture émerveillée que j'en fis il y a une trentaine d'années. Même travestie par Laforgue, l'évasion de la prison des Plombs est d'une remarquable justesse. Casanova nous tient en haleine de la première ligne à la dernière.

Qu'il soit roublard, que la vérité historique ne soit pas son souci premier, voilà qui ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais est-ce si important? Le vieil homme qui se souvient d'aventures aussi diverses que fascinantes n'est pas tenu à la rectitude des faits. Cet historien a droit à toutes les erreurs. Il est impossible de lire l'histoire de sa vie sans se prendre d'amitié pour lui.

Cet homme cherchait le bonheur. Il aimait les femmes et s'en faisait aimer. Est-il si vrai que beaucoup d'entre elles ne songeaient même pas à lui tenir rancune d'infidélités multiples? Le mémorialiste parvient à nous en convaincre. Rien d'autre ne devrait nous préoccuper. Quand on cherche le bonheur, on peut plus aisément le faire entrevoir aux autres. Les succès du jeune aventurier sont bien mérités. N'ayant eu que le souci de la chair, il est normal qu'il en recueille de grandes satisfactions.

Il faut voir avec quelle délectation il s'approche des femmes. D'avance il suppose le plaisir qu'ils auront tous les deux. S'agit-il d'une jeune fille à peine nubile, il l'imagine femme et s'occupe de son avenir. Pour lui, la femme est une sœur de jeu. Comme on l'a souvent répété, il n'a rien du côté sinistre de Don Juan, pour qui les femmes ne sont que des êtres dont on abuse. Que les tactiques de Casanova soient blâmables à nos yeux, cela non plus ne devrait pas surprendre. Nous ne vivons pas à une époque de bonheur. Encore moins de plaisir.

S'il y a grande satisfaction à prendre connaissance du texte enfin restitué de ce chef-d'œuvre de la littérature libertine, si on n'hésite pas à se laisser bercer par une prose si libre de toutes contraintes, il faut aussi souligner la pertinence du travail d'édition auquel s'est livré Francis Lacassin. Chronologie, biographie du manuscrit, répertoire des noms cités, inédits, rien ne manque à notre plaisir.

J'ai bagueauté dans les trois tomes de *Histoire de ma vie*, j'ai comparé certains passages avec ceux que reproduit l'édition de la *Pléiade*. Les différences sont parfois étonnantes. Ce qu'il importe de dire, c'est que ces trois livres peuvent procurer des mois et des mois de ravissement. Quelques semaines de lecture pour commencer. On y succombera sans difficultés pour peu qu'on aime la vivacité d'une écriture. Et puis, on reviendra sur certaines pages plus étincelantes et on s'amusera à lire les inédits ou les notes nombreuses et instructives qui nous permettent de mieux connaître un homme et une époque.

Yves Laforest

Un hymne à la persévérance

L'EVEREST M'A CONQUIS
Yves Laforest
Stanké, 1994, 270 pages

GILLE MARCOTTE

Yves Laforest, alpiniste, n'avait pas la moindre idée de ce qu'écrire un livre pouvait représenter. Il n'avait pas du tout songé à le faire au moment où, il y aura bientôt trois ans, il avait entrepris et réussi l'escalade de l'Everest. Le 15 mai 1991, Laforest, qui est aussi ingénieur, se promenait pendant quarante-cinq minutes sur le «toit du monde». Il est le seul athlète au Canada à l'avoir fait.

Quand il est redescendu, l'idée lui est venue d'en faire un livre, de son aventure. Il s'est mis à écrire, en toute ignorance de cause, loin de se douter que les mots portaient leur propre «Everest» d'embûches.

«Au retour de l'expédition, j'avais commencé par faire avec ma compagne (Fernande Roy) un diaporama que j'utilisais pour donner des conférences, raconte-t-il. J'ai senti l'intérêt des gens. Ils voulaient en savoir plus. J'étais intéressé moi aussi à aller plus loin dans la compréhension de mon aventure. Je me suis dit que j'allais essayer d'écrire un livre.»

Après une première tentative peu convaincante, il est tenté de laisser tomber. Puis il se met à faire ses devoirs, comme il dit.

«J'ai commencé à lire des livres d'aventure, à comprendre la structure de ce genre, à voir la mécanique de la chose et j'ai recommencé. Hemingway est un des auteurs qui m'a le plus inspiré. Devant mon ordinateur, j'ai revécu les émotions de mon aventure. C'est difficile. Des jours j'étais aussi fatigué d'avoir écrit que si j'avais grimpé.»

«Maintenant je comprends les écrivains, continue-t-il, qui trouvent ça dur d'écrire, qui prennent deux ans pour écrire un livre.» Guidé par sa douce et quelques amis rompus aux pièges de la plume, Laforest a écrit son livre d'un bout à l'autre avant d'aller le soumettre à l'éditeur Stanké. Atteindre le sommet de l'Everest était l'aboutissement de quinze ans d'escalade. Il a pris deux mois pour grimper. Deux ans pour le raconter. *L'Everest m'a conquis* vient d'être publié: un récit de 250 pages, un genre d'hymne à la persévérance.

Il lui en a en effet fallu beaucoup de persévérance. Avant comme pendant. Mettre sur pied une telle expédition a de quoi donner quelques

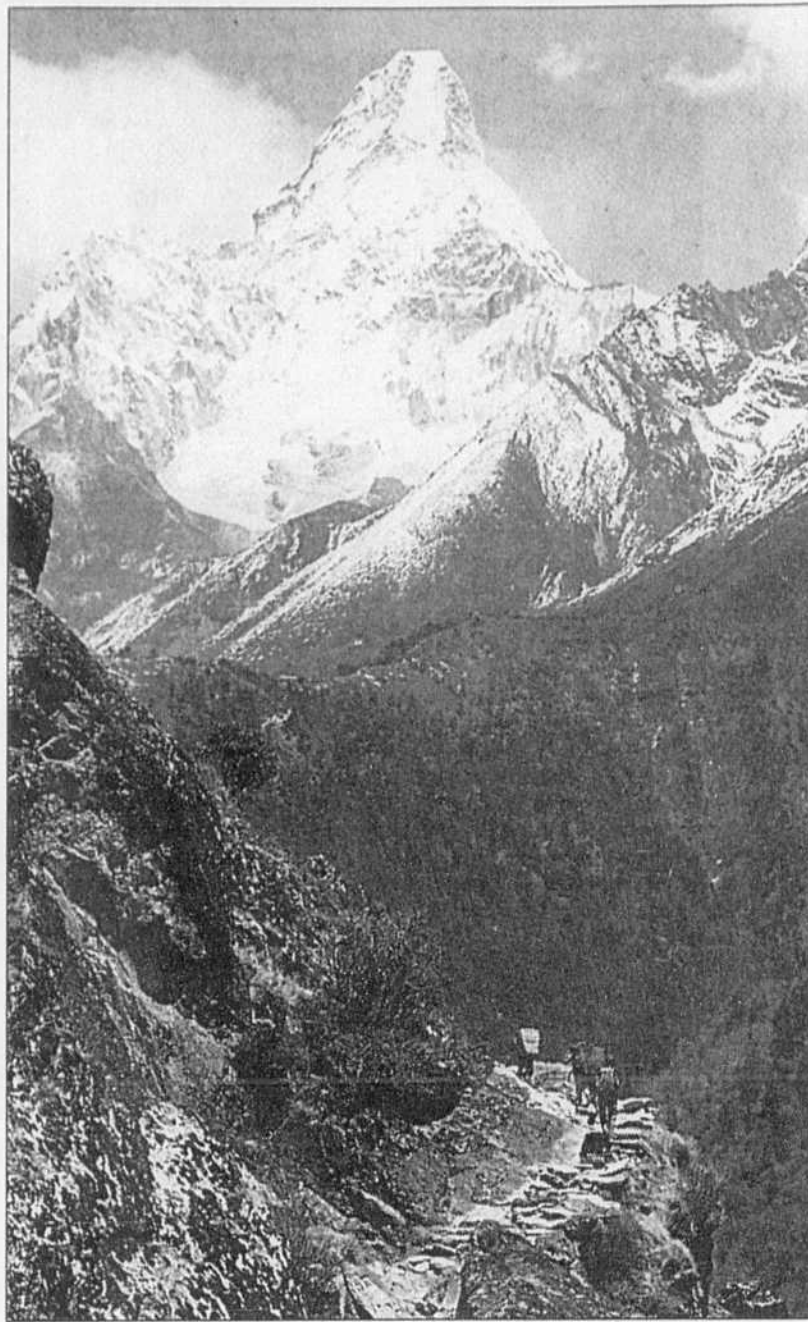


PHOTO YVES LAFOREST

En route vers Tyangboche à pied du sommet de l'Ama Dablam, haut de 6856 mètres, l'étape préliminaire mais obligatoire sur le chemin de l'Everest.

maux de tête. Yves Laforest a mis des années, au moins cinq, à l'organiser. Il a fait des conférences, cherché des commanditaires, vendu des tee-shirts et sorti une bonne somme de sa poche pour y arriver. Ce fut du sport. Plus compliqué que de jouer au hockey, disons. Patrick Roy, par exemple, reçoit aux alentours de 40.000\$ pour jouer un match de hockey à Montréal dans une bâtisse bien chauffée. Yves Laforest en débourse 25.000\$ pour aller risquer sa peau en Asie à quarante sous zéro.

«Faut dire qu'il fut une période

dans ma vie, dans ma carrière si je peux utiliser ce terme-là, où j'ai développé certaines frustrations par rapport à ça. C'est comme disproportionné. Un gars gagne quatre millions par année pour jouer hockey et moi il a fallu que je vende des tee-shirts pour financer une partie de mon expédition. J'ai eu en tout 1.700\$ en commandite.»

Le temps de l'amertume est passé, Yves Laforest continue de vivre de la montagne, en donnant des conférences, en enseignant, en écrivant un livre: il est un alpiniste pigiste. N'empêche qu'il se souvient

fort bien de la première pensée qu'il a eue en arrivant au sommet.

«La première pensée, c'était vraiment pour les personnes qui m'ont supporté dans cette aventure-là, qui ont cru en moi...avant de partir. Ma compagne était la plus importante, c'est celle qui m'a le plus supporté dans cette démarche là.»

«Rendu au sommet, tu as toutes sortes d'émotions, mais tu ne peux pas te permettre de vivre les trop fort, explique-t-il. Tu as une impression de grandeur extraordinaire mais tu es tellement à la limite de tes forces que tu ne peux pas te laisser aller à brûler tes énergies. Ce n'est pas fini tant que tu n'es pas redescendu. T'as la tête dans les nuages, mais il faut tu restes les pieds sur terre.»

Rendu enfin en bas, à la fois fier et un peu dérisoire vainqueur, car on ne conquiert pas vraiment l'Everest, selon Laforest, c'est plutôt le contraire, on laisse descendre en soi l'ascension et on finit par faire le bilan.

«L'ascension d'une montagne comme l'Everest, résumera-t-il, c'est une aventure humaine où on va apprendre sur soi-même, une aventure qui est totalement gratuite dans le sens où on se place soi-même dans des conditions difficiles, exigeantes, pour se regarder vivre et agir.»

«Tu apprends qui tu es finalement, quelles sont tes forces et tes faiblesses. C'est comme vivre dans un presto. La vie est plus intense. Si tu es capable de digérer ces expériences ça peut être très utile.»

«Des fois c'est tes problèmes, d'autres fois c'est une question de relations avec les membres de l'équipe. (Ils étaient huit, quatre ont réussi). Alors tu apprends beaucoup sur la nature humaine et sur ta propre nature.»

«J'ai appris des choses essentielles, entre autres, sur le partage. Par exemple, comme quand les circonstances font qu'on est deux à avoir un litre d'eau pour la journée, quand on sait qu'on boit en moyenne 4 à 5 litres de liquide par jour. Pour une affaire aussi banale que trois, quatre gorgées d'eau tu peux perdre la confiance de quelqu'un et même compromettre une grande amitié.»

A 37 ans, Yves Laforest, continue de manger de la montagne. Mystérieuse dope. Et l'idée de repartir en expédition continue de le démanier. Attention cracs du marketing: sommet de l'Everest à vendre. Un hic: aucune garantie de l'atteindre...

Intouchable
et invisible

DANS LA PEAU D'UN INTOUCHABLE

Marc Boulet,
Éditions du Seuil,
Paris, 1993, 286 pages

CLAUDE LÉVESQUE
LE DEVOIR

Trois mois après son arrivée à Bénarès, jugeant sa peau suffisamment brune et ses hardes suffisamment sales et élimées, Marc Boulet sort de son appartement à la faveur de la nuit. Il est terrorisé à l'idée d'être reconnu par les gens dont il a fait la connaissance en tant qu'étranger. Le récit ne manque pas de suspense. Que se passe-t-il?

Rien du tout. Non seulement sa métamorphose est-elle parfaitement réussie mais il fait cette première constatation importante: «intouchable» selon l'expression consacrée, l'individu qui croupit tout au bas de l'échelle sociale indienne est également invisible: il se confond avec la poussière et les immondices que sa naissance le destine généralement à nettoyer. Il se confond en quelque sorte avec la misère elle-même.

Ensuite, le journaliste français passera six semaines à partager le sort des intouchables, mendiant d'abord sur les berges «sacrées» du Gange, puis dans le décor plus prosaïque de la gare. Il avait d'abord appris à parler convenablement le hindi. Pour expliquer son accent imparfait et éviter d'être démasqué en parlant de ses origines, il se fait passer pour un membre d'une petite tribu vivant dans une région éloignée.

La séquence des événements n'a rien de spectaculaire: il connaîtra la faim, les humiliations dans les soupes populaires administrées par des brahmanes méprisants, deux interpellations par des policiers, heureusement sans conséquence.

Par contre il fera d'autres découvertes intéressantes. Il constatera notamment que les très pauvres ne sont pas solidaires, qu'ils peuvent se chicaner méchamment, s'exclure et se mépriser entre castes et sous-castes. Il mesurera aussi à quel point l'hindouisme, en favorisant la libération spirituelle de l'individu, a rendu celui-ci égoïste, et comment le castéisme, cette espèce de racisme «à l'indienne», a produit une société figée. «Ne demandez pas à un men-



PHOTO MARC BOULET, COPYRIGHT SEUIL

Le livre de Marc Boulet a été écrit sous forme de journal. Ce que nous lisons, ce sont des notes, légèrement mises en forme certes, mais non censurées et apparemment pas très travaillées.

diant de Dashashvamedh de faire la charité à plus pauvre que lui. Son job, son rôle sacré, religieux, consiste à accepter les aumônes. Son devoir n'est pas d'en faire. Ni même de tolérer la présence de concurrents, ce qui revient à être généreux».

«Son propre devoir, même imparfait, est préférable au devoir d'autrui, fut-il exceptionnel. Meilleure est l'assise de son propre devoir, le devoir d'autrui est source de danger.»

Qui sont, au fait, ces fameux intouchables? Les Indiens, du moins les 83% qui pratiquent la religion hindoue, sont divisés en de nombreux «groupes héréditaires, ségrégués et endogames, souvent liés à une profession et hiérarchisés entre eux selon leur degré de pureté hygiénique et religieuse». En dehors des principaux «ordres» — brahmanes, kshatriya, vaishya et shudra — regroupant ces castes, se trouve une masse de 130 millions d'exclus, les intouchables, qui descendent vraisemblablement des peuples autochtones qui habitaient le sous-continent

avant l'invasion des Aryens venus d'Asie centrale, dans la lointaine antiquité. Aujourd'hui, la constitution interdit la discrimination basée sur les castes et des quotas d'emplois sont réservés aux plus défavorisées d'entre elles, mais celles-ci sont encore loin de jouir d'un statut socio-économique et d'un respect comparables à ceux qui reviennent aux hautes castes.

Le livre de Marc Boulet a été écrit sous forme de journal. Ce que nous lisons, ce sont des notes, légèrement mises en forme certes, mais non censurées et apparemment pas très travaillées. De l'écrit sur le

De l'écrit sur
le vif,
du vécu
à
l'état brut

vif, du vécu à l'état brut, comme on dit. C'est fort intéressant. Cela nous permet de voir comment, au fil de son expérience, l'auteur change d'humeur et, en même temps, d'idée sur toute sorte de choses. Il ne manque d'ailleurs pas de se contredire, ce qui dans les circonstances ne nuit pas à sa crédibilité, puisque la vie — et surtout cette vie d'emprunt — est assez prodigue de contradictions. Évidemment, ce style peut devenir agaçant, à force de répétitions

et aussi à cause de cette manie de toujours en rajouter, dans la violence du ton et le recours au français argotique, pour être sûr de faire son effet.

On hésite à trop lui reprocher ces défauts, parce que la démarche est honnête et extrêmement courageuse. Quand on s'expose à un certain nombre de dangers, à l'inconfort absolu et à toutes les humiliations, on a probablement droit à ses sautes d'humeur, à ses examens de conscience, à ses petites vantardises et à ses accès de fausse modestie.

Marc Boulet est devenu un spécialiste de ce genre de reportage. Un premier ouvrage, *Dans la peau d'un Chinois*, qui a connu beaucoup de succès il y a quelques années, résultait d'une expérience analogue. On apprend évidemment beaucoup sur l'Inde en lisant *Dans la peau d'un intouchable*, mais sans doute pas autant que sur son auteur. C'est un récit hautement subjectif, le compte rendu d'une expérience qu'il aurait d'ailleurs été absurde de raconter en utilisant tout autre pronom que le «je». On entre dans la peau d'un intouchable peut-être aussi profondément qu'il est possible pour un étranger. Mais le genre a ses limites, comme l'auteur a l'honnêteté de nous le rappeler. Très souvent même, comme s'il voulait s'excuser.

La couverture du livre parle d'un «portrait sans complaisance de l'Inde moderne», comme s'il s'agissait d'une denrée rare. En fait, les journalistes et autres scribes occidentaux publient beaucoup de portraits négatifs de ce pays, probablement parce qu'ils n'y sont pas trop embêtés par les autorités. Car si la pauvreté, l'injustice, la superstition, l'arrogance des hautes castes méritent d'être dénoncées comme le fait Marc Boulet, il ne faut pas oublier que la démocratie et la liberté d'expression se portent assez bien en Inde. Que de nombreuses personnes s'y attaquent activement aux problèmes sociaux. Que des auteurs indiens ont également signé des «portraits sans complaisance» de leur pays. On pense aux Rushdie, Naipaul, Narayan, Kishant Singh et autres, qui n'hésitent pas à malmenier leur culture d'origine; et dont il est au moins aussi instructif de lire la prose que les hauts-cœur indignés (si justifiés fussent-ils) des Occidentaux de passage.

BEST-SELLERS

LIBRAIRIE

PANTOUTE

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LA TOURNÉE D'AUTOMNE, de J. Poulin — éd. Léméac
2. LA RENARDE, de Christyne Brouillet — éd. Denoël
3. BONJOUR CHARLES, de J. O'Neill — éd. Libre expression
4. CARAYANE, de E. Turcotte — éd. Léméac

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. GENÈVE DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE, de F. Dumont — éd. Boréal
2. QUINZE LIEUX COMMUNS, de Arcand, Bouchard — éd. Boréal
3. OCCASIONS DE BONHEUR, de A. Stanké — éd. Stanké

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE MAÎTRE DES ILLUSIONS, de D. Tartt — éd. Plon
2. MUSIQUE BARBARE, de Mary Westmacott (A. Christer) — éd. Stock
3. LE DERNIER DES MÉDICIS, de D. Fernandez — éd. Grasset
4. LE TEMPS DES ITALIENS, de F. Maspero — éd. Seuil

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LA PLÉNITUDE DE L'ÂGE, de F. Scott-Maxwell — éd. Libre expression
2. LIVRE TIBÉTAÏN DE LA VIE ET DE LA MORT, de S. Rinpoché — éd. Table Ronde
3. TESTAMENT..., de Abbé Pierre — éd. Bayard

LIVRE JEUNESSE

1. LES THÉÂTRES DU MONDE — Gallimard (Racines du Savoir)

LIVRES PRATIQUES

1. COMMENT RÉDUIRE VOS IMPÔTS, de Bélair, Deloitte, Touche — éd. Transcontinentales
2. LES CUISINES DU MONDE — Larousse

COUPS DE COEUR

1. LA VIE DE FAMILLE, de Doisneau, Pennac — éd. Hœbeke
2. THÉODORE POUSSIN T.B. LA MAISON DANS L'ÎLE, de Frank Le Gall — éd. Dupuis
3. LE GRENIER PENTU SUIVI DE LA HARPE SANS CORDE SENSIBLE, de E. Gorey — éd. Le Promeneur

1100 rue Saint-Jean, Québec (Qc.) G1R 1S5. Téléphone: (418) 694-9748 Télécopieur: (418) 694-0209

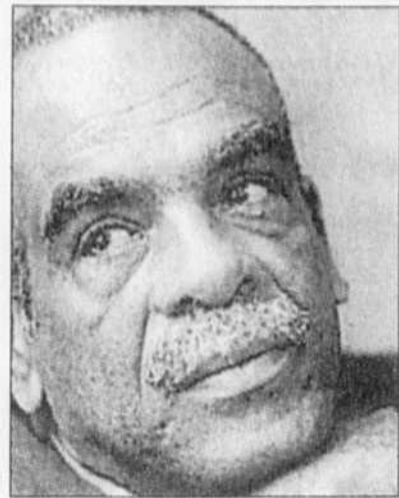
LIVRES

Entretien avec Édouard Glissant

Éloge du multiple

LISE GAUVIN

Tel son personnage de Mathieu Béluse, dont l'errance sillonne le monde, Édouard Glissant est un voyageur à la curiosité constamment en éveil, à l'affût du moindre mot et de la moindre image qui fait sens. Professeur à la Louisiana State University de Baton Rouge, il assure également au cours de cette année un séminaire à l'Université des Antilles-Guyane en Martinique. Maître à penser d'une génération, celles des Chamoiseau, Confiant et autres, il est aussi l'ami personnel de Derek Walcott, le récent prix Nobel de littérature, et ce dernier manque rarement une occasion de citer l'oeuvre de Glissant.



Édouard Glissant

Rencontré récemment, peu après la parution de son roman intitulé *Tout-Monde*, Édouard Glissant commente certains des mots qui reviennent comme leitmotiv dans son livre, à savoir l'errance, la dérive, la drive. «L'errance et la dérive, disons que c'est l'appétit du monde. Ce qui nous fait tracer des chemins un peu partout dans le monde. La dérive, c'est aussi une disponibilité de l'être pour toutes sortes de migrations possibles. La drive c'est, telle qu'on peut la vivre et la concevoir en Martinique, un mot dérivé de «dérive» et qui est devenu un mot créole. L'errance est ce qui incline l'être à abandonner les pensées de système pour les pensées, non pas d'exploration parce que ce terme a une connotation colonialiste, mais d'investigation du réel, les pensées de déplacement, qui sont assés de pensées d'ambiguïté et de non-certitude qui nous préservent des pensées de système, de leur intolérance et de leur sectarisme. Par conséquent l'errance a des vertus que je dirais de totalité: c'est la volonté, le désir, la passion de connaître la totalité, de connaître le tout-monde, mais aussi des vertus de préservation dans le sens où on ne veut pas connaître le tout-monde pour le dominer, pour lui donner un sens unique».

«Le rôle de l'écrivain est d'exprimer ce nouvel imaginaire, d'en pister, d'en tracer non pas les lois mais les invariants, un peu comme les savants de la science du chaos essaient de concevoir l'univers physique.»

La forme qui puisse convenir à ce projet ne peut être que celle d'un roman éclaté. «On en a fini avec les vieilles traces de romans qui commencent à un endroit et suivent des mouvements inévitables pour s'achever en une sorte de fatalité rhétorique. Ce qui est passionnant dans le roman d'aujourd'hui c'est qu'il peut partir dans toutes les directions». D'où également la nécessité de multiplier les points de vue, les prises de parole: «Cela ou celui qui parle est multiple. On ne peut pas savoir d'où il vient. Il ne le sait peut-être pas lui-même et il ne contrôle pas, il ne dirige pas l'émission de la parole. Ce qui est projeté comme parole rencontre un autre multiple qui est le multiple du monde».

Parler de diversité, de totalité du monde ne conduit-il pas à l'annulation du concept de nation? «La diversité n'est pas le magma, la confusion, précise Glissant. Si on entre dans la diversité du monde en ayant renoncé à sa propre identité, on se perd. Les identités sont une des conquêtes des temps modernes, conquête douloureuse parce que ce n'est pas fini et que sur toute la face de la planète il y a des noeuds, des foyers de désoiation qui contredisent ce mouvement que je caractérise comme ceci: les identités à racine unique font peu à peu place aux identités-relations, c'est-à-dire aux identités-rhizomes. Il ne s'agit pas de se déraciner, il s'agit de concevoir la racine moins intolérante, moins sectaire. Une identité-racine qui ne tue pas autour d'elle mais qui au contraire étend ses branches vers les autres. Ce qu'après Deleuze et Guattari j'appelle une identité-rhizome».

Dans ce contexte, il est sûr que la notion de nation prend un contenu

beaucoup plus culturel qu'étatique, militaire, économique ou politique, beaucoup moins patriotique au sens traditionnel du terme. C'est d'ailleurs pourquoi on parle aujourd'hui d'une nation basque alors qu'il n'y a pas d'Etat basque. Ça veut dire qu'on peut exister comme identité sans exister comme force. L'idée du pouvoir et de la puissance liée à l'identité commence à s'éroder. On va me dire que c'est de l'utopie et que, de toute manière, si on n'a pas la puissance c'est inutile d'avoir l'identité. Je crois que ce n'est pas vrai. On s'aperçoit de plus en plus que de grandes puissances peuvent disparaître en tant que telles et que les nations, au sens culturel du terme, persistent. Seulement cette identité-racine qui nous a fait tant de mal, continue encore à sévir et à dévaster la terre comme par exemple en Yougoslavie».

Quand je lui demande à quelles conditions l'identité persiste-t-elle ou disparaît, Glissant rétorque qu'on ne peut plus imposer des conditions au monde, c'est-à-dire projeter de grands schémas idéologiques à partir desquels on travaillerait. «Tant que toutes les cultures du monde n'auront pas compris que ce n'est pas nécessaire d'annihiler, de démolir une culture pour s'affirmer soi-même, des cultures seront menacées. Ce n'est ni par l'imaginaire ni par la force ni par le concept qu'on arrivera à protéger ces cultures, c'est par l'imaginaire de la totalité-monde, c'est-à-dire par la nécessité vécue que toutes les cultures ont besoin de toutes les cultures».

«Le rôle de l'écrivain est d'exprimer ce nouvel imaginaire, d'en pister, d'en tracer non pas les lois mais les invariants, un peu comme les physiciens et les savants de la science du chaos essaient de concevoir l'univers physique».

La conversation se poursuit sur plusieurs sujets, parmi lesquels le classicisme en littérature, la folklorisation, le rapport du centre aux périphéries, le multilinguisme. «Chaque fois qu'une langue disparaît, déclare Glissant, nous sommes appauvris par cette disparition». Il parle aussi de ses maîtres Saint-John Perse et Faulkner, «deux écrivains planteurs ou colons qui à première vue se placent dans un lieu totalement imperméable pour moi».

Le romancier souligne enfin la création récente du Parlement international des écrivains à Strasbourg, «une grande idée du point de vue de l'imaginaire qui permettra de casser l'isolement des écrivains dans leur lieu incontournable et de leur donner une sorte de rhizome de solidarité dans le Tout-Monde». Je lui demande s'il y a vraiment une place dans les sociétés actuelles pour entendre l'écrivain. «Je crois que oui, répond-il. C'est vrai qu'il y a eu une déperdition de la chose littéraire avec l'apparition des éclats médiatiques mais je crois qu'on y retournera: de même qu'on retourne à cette idée qu'il faut nettoyer quelque chose de la planète, on retourne à cette idée qu'il faut écouter la voix des écrivains».

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Trente-cinq ans, deux enfants, des copines et des amants



JACQUES ALLARD

CARAVANE, NOUVELLES
Élise Turcotte, Leméac, 167 pages

Marie a 35 ans, deux enfants mais plus de mari. S'il a jamais existé, le géniteur dont elle a eu besoin fut sans doute un homme de passage, comme ceux de maintenant. Tous viennent de loin, de ces mondes autres, extérieurs, dont fait aussi partie la mère enfuie, et qu'éclairait à peine les cercles, pourtant fidèles, des amis ou même du père.

C'est que, pour elle, la vie est une fiction, à surveiller par la fenêtre ou la porte qui découpent le réel et l'immiédiate. Toujours en bordure, cette femme d'aujourd'hui se pointe pour voir ce qui arrive. Femme du seuil plutôt que schizophrène. Elle travaille, communique, enseigne. Écrivain? On ne le saura pas tout à fait, mais elle écrit. A qui? à personne, comme le dit le chapeau de la dernière partie («Lettres à personne»). C'est qu'à cette grande enfant toujours «abandonnée», il ne reste que la «vigilance», comme le disent encore deux sous-titres.

Que voit-elle? Tenez! justement sa mère, dans le premier récit, qu'elle retrouve par hasard dans une friperie, le genre de boutique qui donne le tournis à la narratrice, tellement elle déteste le désordre. D'ailleurs, elle s'y sent regardée comme «un vieux tas de feuilles mortes». Revoilà donc la mère qui règne, ici comme ailleurs, celle qui a quitté la maison quand la petite avait huit ans, celle qui l'avait obligée à porter un soutien-gorge à 10, qui lui a préféré le toutou du jour,



une voiture bleu poudre, sa liberté, sa légèreté. Quel besoin peut-on avoir de cette évaporée? N'est-ce pas à cause d'elle que, si souvent, tout s'estompe (comme dans le deuxième récit): la maison, les enfants, l'ami, la copine avec qui Marie s'en va manger au restaurant. N'est-ce pas la faute de la génitrice si toujours l'événement fait tache, à en pleurer?

Et cette autre femme, la vieille aperçue dans le métro, figée devant l'escalier roulant, «incapable de se décider, incapable d'y aller», pourquoi provoque-t-elle un tel trouble au retour du travail? Le lendemain matin, Marie se figera elle aussi devant cet escalier qui la ramènerait devant le patron. Elle décidera donc de perdre sa journée dans le métro, la

voiture bleu poudre, de se joindre à «la caravane perdue», d'être «l'écuyère seule au milieu de la poussière qui s'envole». C'est là le sujet de la nouvelle éponyme, celle qui veut donner son sens à l'ensemble du recueil.

De la mère impossible à cette inévitable vieille, aussi indéfinie qu'émblématique, le chemin de Marie se creuse d'autres événements d'apparence anodine, qui, tous, disent la difficulté de la rencontre quand on a raté la première de toutes. Alors peuvent défiler l'homme d'une soirée, accompagné de son fils de quatre ans; la famille trouvée et perdue, boulevard Saint-Laurent; l'amant que l'on s'offre le soir de ses 26 ans, pour mieux connaître le «monde des hommes»; la

voisine Hélène à qui la quotidienneté arrive avec la maladie des enfants, le mariage de la soeur, la rentrée tardive du mari... Ne restent souvent que les copines, au téléphone.

La question est bien celle-ci: «Qu'y a-t-il à l'intérieur?», comme on se le demande finalement à propos de l'amour tant recherché. Que font-elles toutes, Marie, les copines, et leurs enfants avec les amants mariés qui ont leurs propres rejets? Ne reste-t-il qu'à tout additionner, à défaut de conjindre? Le livre se ferme assez significativement, puisque se raconte la rupture cachée (avec le «mari») suivi par le récit du voyage en Floride, avec les enfants et le seul homme stable dans la vie d'une femme; son père. Quoi qu'il en soit, rêvons, dit partout ce livre: au «nous» possible, évoqué en hommage à Carson McCullers; à l'amour toujours, sinon l'on est perdu (selon Julian Barnes, aussi cité, exergue du recueil). Et ce n'est pas la peine de faire de grands signes dans l'espace narratif ou intellectuel. On peut se contenter, à bon droit, de cette justesse du ton qui, au fond, fait la force de la forme.

Ce qui n'empêche pas le livre de se bâtir solidement sur les 15 volets du «roman» de Marie. Cette intelligence de la simplicité ou de la légèreté témoigne d'une très belle main narrative, si l'on peut dire ainsi la grâce de son artisanat. Pas stylisée ou coupante comme celle de Claire Dé dans ses *Sourdes amours* (XYZ 1993), ni déchirée comme chez Hélène Monette dans *Le goudron et les plumes* (XYZ 1993). Pour la situer parmi les récits qui racontent la trentaine actuelle, il faudrait peut-être aller voir du côté des *Terrains vagues* (VLB 1992), même si Marie ne court pas l'Europe comme l'héroïne de Michel Dallaire. Il faudrait insister sur la vive qualité de l'émotion: à l'authenticité s'ajoute cette dimension assez nouvelle de la pudeur actuelle, précisément cette vigilance, presque amusée, dans l'abandon et la solitude, cet espoir toujours recommencé de l'amour.

LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ VLB ÉDITEUR



DIANE JEAN ET GAÉTAN NADEAU
COMME AU CIEL

Un premier roman baroque, moqueur, rebelle, une sorte de journal brisé, un récit où se reconnaît une certaine jeunesse désabusée mais toujours désireuse de faire éclorre les désirs les plus fous, les amours les plus belles. Cet hymne à la joie est un cadeau du ciel.

124 pages — 15,95\$

JEAN DAUNAIS
CONCERTO POUR VIOLON D'INGRES

Jean Daunais, qui nous avait si gentiment entraînés sur la piste de la superbe détective Arlene Supin, raconte, cette fois-ci, l'histoire d'un homme qui a décidé de tout laisser tomber. Il se retrouvera, bien malgré lui, au centre d'une conspiration terroriste. Un roman plein de rebondissements.

237 pages — 19,95\$



Philippe Haeck
Le secret du milieu



PHILIPPE HAECK
LE SECRET DU MILIEU

Un livre intimiste qui parle de la vie d'un enseignant et de la méditation, celle qui permet la rencontre des amis souvent invisibles. On retrouvera avec bonheur la parole franche de Philippe Haeck et ses lectures d'écrivains d'ici et d'ailleurs. Un ouvrage vivifiant.

239 pages — 22,95\$

JACQUES PELLETIER
LES HABITS NEUFS DE LA DROITE CULTURELLE

L'auteur nous démontre, preuves à l'appui, que, sous des dehors progressistes et modernes, le courant conservateur se porte fort bien au Québec. Un essai percutant dans la nouvelle collection «Partis pris actuels»

136 pages — 14,95\$



MARTIN MASSE
IDENTITÉS COLLECTIVES ET CIVILISATION

Le meilleur argument en faveur de l'indépendance du Québec n'est-il pas de développer pleinement le potentiel éthique et esthétique qui correspond à l'identité québécoise? Voici un ouvrage qui entend renouveler le discours indépendantiste traditionnel.

197 pages — 24,95\$

LA POÉSIE À L'HEXAGONE

GASTON MIRON
L'HOMME RAPAILLÉ

Poèmes et proses. Édition nouvelle annotée par l'auteur. Poèmes inédits calligraphiés. Préface de Pierre Nepveu. Illustration de couverture de René Derouin

240 pages 29,95\$

L'édition nouvelle et augmentée d'un best-seller de la poésie.

«Miron le mirifique»

LE DEVOIR

«Il reste profondément attaché au présent du Québec, son histoire et son avenir».

Anne Richer, LA PRESSE

«Le poète engagé» Anne-Marie Voisard, LE SOLEIL

«Miron est un visionnaire»

Léon-Gérald Ferland, L'Express d'outremont



GILBERT LANGEVIN
LE CERCLE OUVERT

176 pages — 16,95\$

Une très belle leçon de poésie. «Ce qui fascine d'emblée chez Langevin, c'est une sorte d'optimisme lucide qui imprègne sa vision du monde et des êtres, un optimisme qui n'a, de surcroît, rien de naïf».

Normand Baillargeon, Le Devoir



JEAN CHARLEBOIS
COEURS

Collection Poésie - 176 pages 16,95\$

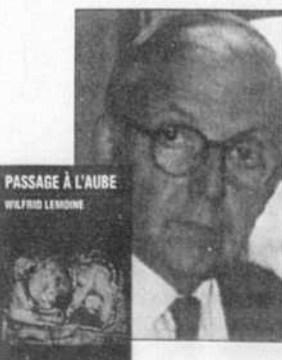
L'Amour contre la mort, le langage et ses jeux pour parler à toute éventualité: voici des poèmes de la vie entière. Une écriture de l'existence par le parler de l'album *Immensément*, qui est aussi un poète sensible chez qui l'erotisme ne fait pas oublier un engagement social.



WILFRID LEMOINE
PASSAGE À L'AUBE

80 pages — 12,95\$

Quarante ans après *Les pas sur terre*, le poète éclaire toute une vie avec une sagesse attachante qui a retenu la leçon des choses. Des poèmes qui donnent sens et profondeur à l'ensemble de l'oeuvre de l'écrivain.



PIERRE DESRUISSEAUX
LISIÈRES

112 pages — 15,95\$

La toile de l'existence, comme l'imaginaire, ouvre mille chemins de traverse qu'explore le poète, pour vivre l'habitable, pour s'accorder à tout le moins la possibilité de survivre.



FAMINE EN AFRIQUE

En Afrique, la sécheresse gagne du terrain. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants n'ont plus de quoi se nourrir.

Faites parvenir votre contribution à:

1967 25 1992
DÉVELOPPEMENT ET PAIX

5633, Sherbrooke est
Montréal (QC)
H3N 1A1
Tél.: (514) 257-8711

(Mentionner qu'il s'agit d'une contribution versée aux victimes de la famine en Afrique. Un reçu d'impôt vous sera envoyé sur demande.)

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 4 mars à 19h
DENISE HELLY et ANNE VASSAL
Romanciers immigrés
Éd. IQRC

La langue fétiche
Revue DISCOURS SOCIAL
vol. 5, nos 3 et 4

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

LE DEVOIR

TOURISME

La santé sous les tropiques

La turista, oui, mais aussi la fièvre jaune, le paludisme, le choléra, l'hépatite B

L'une des plus persistantes obsessions des résidents des zones tempérées en voyage sous les tropiques est d'attraper la turista. Elle a bien des noms, cette sombre affliction, *Delhi belly*, *Aztec two-steps*, *Montezuma revenge* et autres; elle est en général bénigne mais suffisamment incommode pour ternir des séjours en des climats pourtant réputés plus cléments. Et pour alimenter des craintes souvent exagérées et des comportements parfois bizarres.



Normand Cazalais

Elle nous rappelle cependant que ces climats qui font tant rêver durant de nombreux mois de l'année portent un revers et que la vie dans les régions chaudes n'est pas toujours le paradis. En un mot comme en cent, les climats tropicaux, surtout s'ils s'accompagnent d'une forte humidité, ne sont pas les plus sains. Et la turista peut s'avérer, pour le voyageur négligent ou malchanceux (car ça existe) un moindre mal, si l'on considère la flopée de maladies endémiques ou autres (fièvre jaune, paludisme, choléra, hépatite B, etc.) qui pullulent à la ceinture du globe, malgré les progrès sanitaires et les efforts des gouvernements et d'une kyrielle d'organismes nationaux et internationaux.

Dans un document intitulé *Voyages internationaux et santé*, destiné aux administrations de la santé et aux principaux intervenants touristiques, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) note que, depuis plusieurs années, «ce n'est pas seulement le volume du trafic international qui a augmenté mais aussi la vitesse des transports; avec les transports aériens d'aujourd'hui, il peut arriver que des voyageurs infectés dans un pays arrivent dans un autre pays sans présenter encore de symptôme d'une maladie.»

Et l'OMS ajoute: «Dans ces conditions, la surveillance et les autres mesures de précaution prises dans les ports et aéroports d'arrivée se révèlent souvent inefficaces. En outre, les touristes sont désormais en mesure d'aller dans des régions du monde qui étaient jusque là peu visitées et qui peuvent présenter des risques contre lesquels le voyageur inexpérimenté est mal préparé.» D'où la nécessité, à ses yeux, de bien informer tant les professionnels de la santé et du voyage en espérant qu'ils sauront passer adéquatement le relais aux voyageurs eux-mêmes.

Dans les sections voyage de toutes les librairies dignes de ce nom, sont alignés sur les

rayonnages des bouquins qui paraissent à rythme régulier pour traiter de santé et de maladie en voyage. Il est difficile d'en recommander un en particulier tant les titres se renouvellent. Ils sont constitués en général de trois parties, l'une répertoriant les régions où les principales maladies sévissent, une seconde repiquant des instructions contenues dans les publications médicales et une troisième servant, à la façon de l'auteur, une série de conseils pratiques qui relèvent, pour la plupart, du gros bon sens.

Si vous partez bientôt pour le Sud ou l'une de ces zones de la planète qui exigent des vaccinations préalables ou d'autres mesures préventives, vous pouvez consulter le personnel de service dans les cliniques Santé-voyage existant en différentes villes du Québec. L'une des plus fréquentées est affiliée à l'hôpital Saint-Luc et loge sur la rue Saint-Denis à Montréal; vous trouverez, entre autres, un court document fait de quelques pages brochées et imprimées recto-verso sous le titre *Voyages en pays tropicaux - Conseils aux voyageurs*, distribué gratuitement aux futurs voyageurs qui doivent, par ailleurs, payer pour recevoir les vaccins prescrits (parce que non couverts par l'assurance-maladie).

Ces quelques pages résument l'essentiel contenu dans les livres susmentionnés. Elles traitent de la préparation au voyage, du climat, de l'eau, des aliments, des insectes, de la baignade, des maladies de peau (dermites, coups de soleil), des vêtements, de l'alcool et du repos, du paludisme, de l'immunisation et, bien sûr, de la diarrhée du voyageur.

«Il n'y a pas, y lit-on, de conseils univoques à donner aux voyageurs en zone tropicale. Certaines règles d'hygiène sont valables partout, mais chaque cas pose un problème particulier, selon le pays visité, la saison, la durée du voyage, son caractère urbain, en brousse ou en jungle, les conditions de logement, les possibilités pécuniaires et la philosophie qu'on a du voyage et du risque. En plus des conseils généraux, il faut s'informer auprès d'agences fiables des conditions sanitaires des pays qu'on désire visiter. Comme toujours, la vérité se situe entre le romantisme et le cynisme, et seul le bon sens évaluant les risques dicte les mesures à prendre.»

Et aussi ceci, qui dit tout: «Il faut apprendre à devenir son propre inspecteur sanitaire et à modifier quelque peu ses habitudes de vie.»



PHOTO OFFICE NATIONAL MAROCAIN DU TOURISME

Il est important de bien se préparer pour pouvoir profiter pleinement d'un séjour à l'étranger. Quelques précautions s'imposent cependant pour minimiser les risques de maladies.

HÉBERGEMENT en région



RELAIS & CHATEAUX

La fine fleur des maîtres hôteliers... 40 ans d'excellence

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit... un must en Charlevoix. Un élégant relais de campagne, une cave exceptionnelle et un restaurant lauréat de la gastronomie aux Grands prix du tourisme. Piscine intérieure, sauna et massage. Skiez Grand Fonds et le Massif. Spécial du 11 mars: une nuitée en chambre «Grand Confort», copieux petits-déjeuners, table d'hôte de 4 services: 90 \$ pp, occ. double, taxes et service compris. Réservez maintenant: 1-800-387-4431

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE

La Table d'Or des Laurentides et la Table de Bronze au Grand Prix National de la Gastronomie 1993. Vue sur pistes de ski éclairées. Foyers, tourbillons disponibles. Les plus belles chambres de la région. Du 22 au 26 février, la cuisine de Richard Couteneau de La Rochelle, Forfait ski, anniversaire et affaires. *** Spécial sur semaine du dimanche au jeudi *** à partir de 47,50 \$ par personne, par nuit, occ. double, chambre salon, petit déjeuner complet et service inclus. Tél. sans frais de Mtl 514-227-1416, 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 856-7787

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY:

Premier Grand Prix National de la Gastronomie 1993, «La Table d'Or» du Québec, cave à vin remarquable, 25 chambres dont plusieurs avec foyer et/ou bain tourb. Vue panoramique sur le lac. Découvrez les plaisirs de l'hiver. 50km de pistes de ski de randonnée à partir de l'auberge. À proximité: ski alpin, patinoire, etc. Forfaits week-ends à partir de 87,50 \$ p.p. en occ. able/1 jour. Informez-vous de nos spéciaux en semaine. **SPECIAL MARS-AVRIL: 15% de rabais sur forfaits en semaine, soit du dimanche au jeudi incl.** Tél.: (819) 842-2451

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine

À cinq minutes du Mont Sainte-Anne, offrez-vous un séjour mémorable. Accueil chaleureux, service attentif, table réposée, 31 chambres grand confort avec lit queen et duvet, plusieurs avec foyer. Forfait «ÉVASION», offre exceptionnelle comprenant 3 jours, 2 nuits, un souper gourmet, deux grands déjeuners, les pourboires et le service privé de navette à la montagne, à partir de 169,00 \$/pers. occ. double. Rés. Sans frais: 1-800-567-3939 (418) 827-5703

Hôtellerie Champêtre

Auberges et Hôtels du Québec

Vous faire plaisir, c'est dans notre nature!

LAURENTIDES

HÔTEL LA SAPINIÈRE — (Laurentides au nord de Montréal) — Lac — 1 heure de Mtl — 70 chambres — cuisine raffinée — prestigieuse cave à vin — sports de saison — FORFAITS SUR SEMAINE ET FIN DE SEMAINE — TÉL: 800-567-6635 ou 819-322-2020 — FAX: 819-322-6510 — 1244 chemin La Sapinière, Val David (Québec) J0T 2N0

HÔTEL L'ESTÉREL — «Nos chiens Husky Sibériens sont attelés aux traîneaux et s'impatientent... 85 km de pistes de ski de fond fraîchement entretenues parsentent les montagnes... notre guide de motoneige vérifie en détail le parcours de la journée... le chasseur débile notre patinoire olympique et notre piste de 6 km... les moniteurs de ski alpin s'informent des conditions de neige... des mongolfières colorent l'immensité blanche du Lac Dupuis... à l'intérieur, une clientèle enthousiaste se prépare pour l'aventure blanche: volé un matin typique d'une journée plus qu'organisée à l'Hôtel L'Estérel. Cet hiver, venez vivre l'ultime aventure blanche!... (514) 228-2571. Sans frais de Montréal: 866-8224. Téléc.: 228-4977.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE Pour les amateurs de la nature, du calme et de la gastronomie. Auberge de grand confort avec vue panoramique sur les Laurentides et la Vallée du St-Laurent (4 baillières), accès à plus de 85 km de ski de fond entretenus, la célèbre école de ski de fond, 6 km de sentiers de marche, patinoire éclairée, piscine int., saunas, salle de jeux et billard. 50 chambres luxueuses dont 12 avec bain tourbillon double et foyer. Excursion en traineau à chiens (massothérapie disponible). Forfait PAM à partir de 72\$/pers./j/occ. double à St-Jean-de-Matha (1 hre de Mtl). 1-800-363-8614

CHARLEVOIX

Offrez vous la féerie de Charlevoix l'hiver, dans une Auberge réputée pour sa haute gastronomie, la vue spectaculaire sur le fleuve, et le confort douillet de ses chambres (la majorité avec bain tourbillon, salon, foyer, balcon). P.A.M. à compter de \$87,50 p.pers., occ. double. FORFAIT SKI ALPIN OU DE FOND Massif et Grands-Fonds. Aussi FORFAIT MOTONEIGE. 418-665-3731

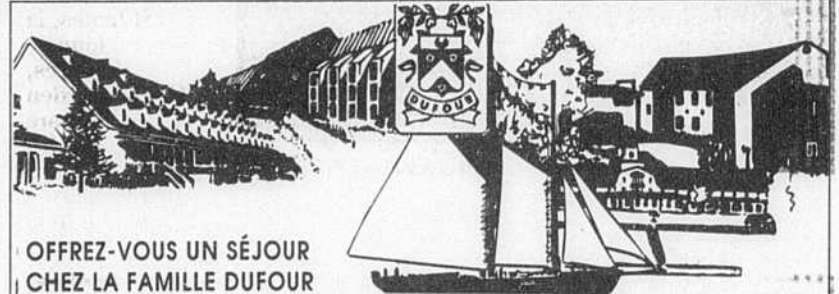


Un nouveau réseau hôtelier unique et prestigieux des meilleurs auberges et hôtels de villégiature au Québec.

VIEUX QUÉBEC

AUBERGE DU TRÉSOR La plus vieille auberge en Amérique du Nord, 20 rue Sainte-Anne, au coin de la célèbre rue du Trésor et face au Château Frontenac. Forfait «ROMANTIQUE» (pour 2 personnes) 1 chambre pour 1 nuit, 2 soupers (table d'hôte gastronomique) accompagnés d'une bouteille de vin (Appellation d'origine contrôlée), 2 digestifs au choix, 2 petits déjeuners, 1 stationnement pour 1 nuit; 115\$ pour 2 personnes taxes et pourboires en sus. L'Auberge du Trésor, 21 chambres à la bohème, le rendez-vous romantique des amoureux et des artistes des quatre coins du monde. Forfait «WEEK-END» aussi disponible. 1-418-694-1876

AUBERGE LOUIS-HÉBERT: Profitez de notre forfait! 59,50 \$ par personne en accommodation double, comprenant la chambre, le petit-déjeuner, le souper et le stationnement. Les taxes et le service sont inclus. 668 Grande-Allée est. pour réserver: (418) 525-7812



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Ar», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-défente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Ar», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé, avec en ses murs le restaurant Charles Balloué, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée, Bar L'Empire où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantageux forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480. FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162

QUÉBEC

MANOIR DU LAC DELAGE À 5 minutes du centre de ski Stoneham. Ski de randonnée (30 km), patinoire, glissade, piscine intérieure, théâtre. Le **NOUVEAU SPA** du Manoir vous propose massages, bains aux huiles ou aux algues, enveloppements aux algues, pressothérapie. **FORFAIT SKI** incluant: chambre pour 2 nuits, 2 repas du soir, 2 petits déjeuners, transport et billet de remontée (2 jours) au centre de ski Stoneham. A COMPTEUR DE 184\$ (p. pers. occ. d). AUSSI DISPONIBLE: FORFAIT SPA, ÉVASION-THÉÂTRE. RÉSERVATIONS (418) 848-2551 ou 1-800-463-2841



VIEUX QUÉBEC

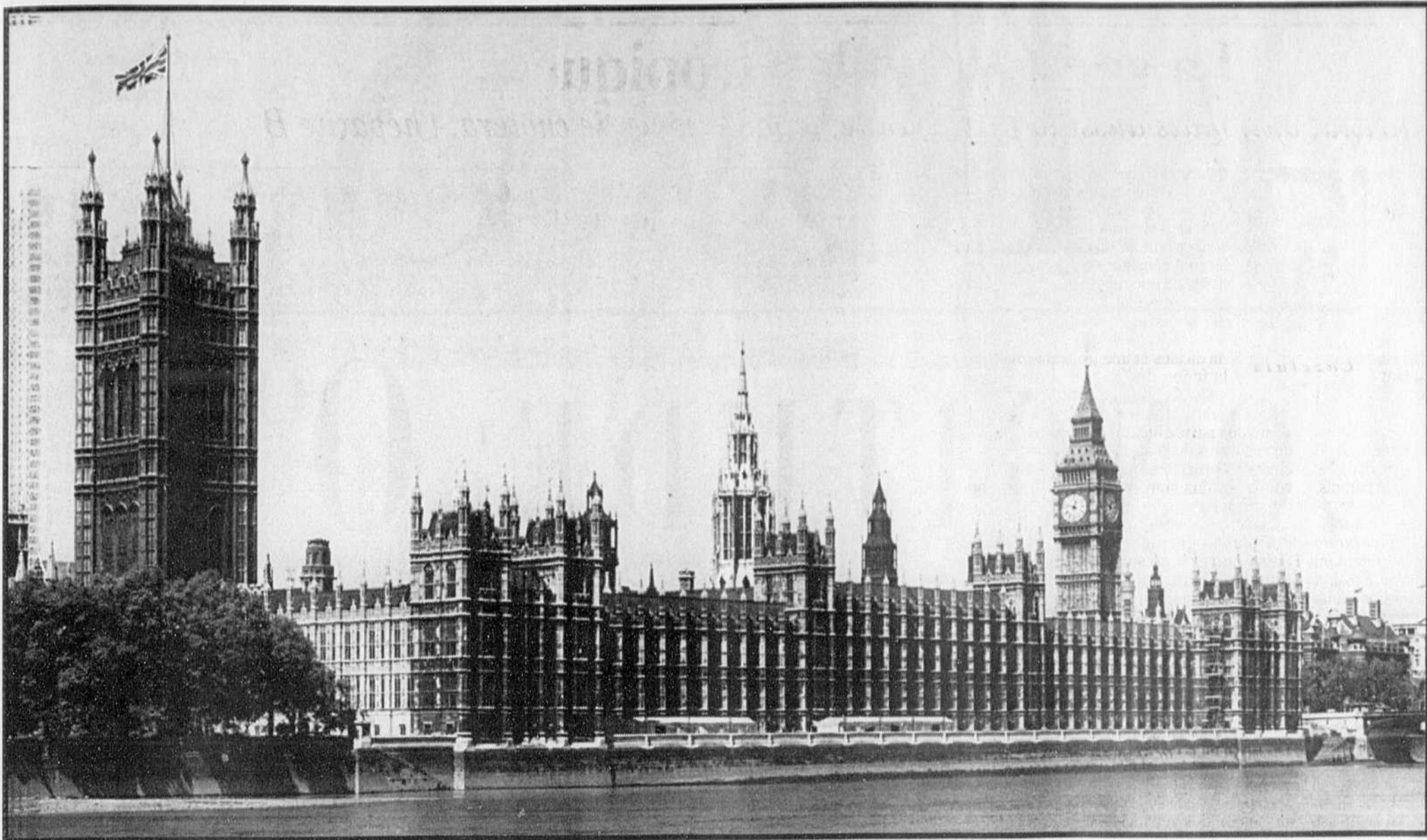
MANOIR VICTORIA Situé au cœur du Vieux-Québec, cet hôtel au cachet européen unique a récemment été rénové et agrandi au coût de 125 millions. 145 chambres et suites — 7 salles de réunions et banquets — restaurant fine cuisine (20% de rabais le soir) — resto-bistro Le Saint-James — piscine intérieure — club de santé — sauna — stationnement intérieur avec service de valet. À partir de 65\$ par nuit en occ. double. Renseignez-vous sur nos forfaits. 1-800-463-6283



LA MAISON ACADIENNE Rendez-vous avec l'histoire. • Chambre rénovées à partir de 39 \$, déjeuner inclus. • Forfaits: Histoire, culture, gastronomie 64 \$ * Ski (Mont Ste-Anne ou Stoneham) de 79 \$ à 89 \$ * (Prix par personne, par jour, occ. double, sur une base de 2 jrs, taxes et services incl.). (418) 694-0280 1-800-463-0280

TOURISME

LONDRES



Le parlement de Londres sur les rives de la Tamise.

Le shopping à Londres

Des magasins comme des planètes

J'e n'aime pas magasiner. J'aguis ça! Sauf à Londres où certains magasins sont plutôt des planètes. En voici trois:

■ Liberty's (sur Malborough Street): de style Tudor, avec tuiles faites à la main, pignons et colombages; à l'intérieur, un vaste puits de lumière bordé de rampes de bois ouvragé perce les étages; tapis du plus lointain Orient, soirées très fines, le prix ni l'exclusivité ne sont des obstacles chez Liberty's;

■ Harrods (sur Brompton Road, dans Knightsbridge): sa façade, toute de céramique, est une oeuvre d'art; grand comme vingt-deux Eaton (j'exagère...), on peut tout, vraiment tout, y trouver; les food halls (dont le fameux meat hall) au décor art deco feraient saliver le plus valeureux des ascètes;

■ Hemsley's (sur Regent Street): cinq, six étages de jouets, je ne sais plus; des trains électriques, des animaux en peluche, des modèles réduits et des enfants, de sept à soixante-dix-sept ans, qui ouvrent des yeux tout ronds.

Pour un B&B high-class

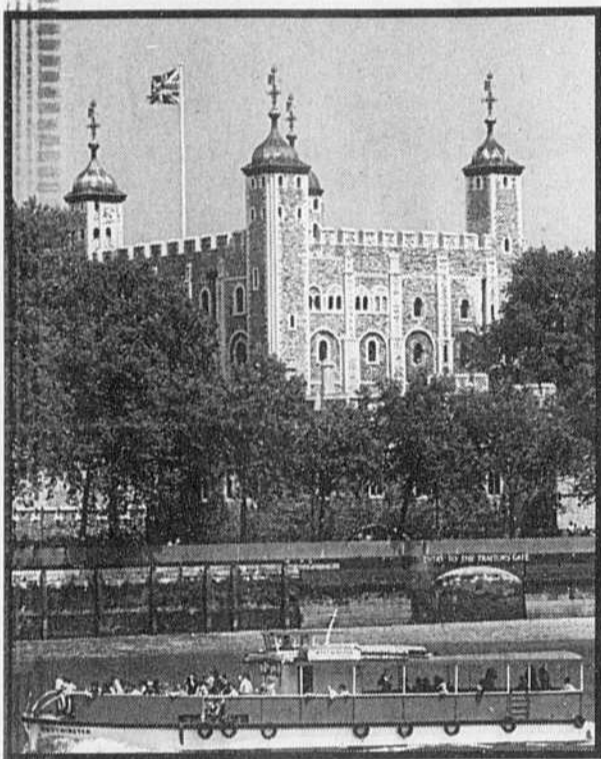
Dans les quartiers chics et élégants, pour tout dire *fashionnables* de Knightsbridge, Chelsea et Kensington, l'agence Uptown Reservations (50, Christchurch Street, Chelsea, London SW3 4AR, 071-351-3445/9383 par télécopieur) a sélectionné une cinquantaine de résidences privées offrant chambres d'hôtes, à quelques minutes à pied des principales rues commerçantes, des parcs et transports publics. Les prix, incluant des chambres avec salles de bain privées et petit déjeuner, sont en moyenne de 120\$ par nuit pour deux personnes.

Deux guides

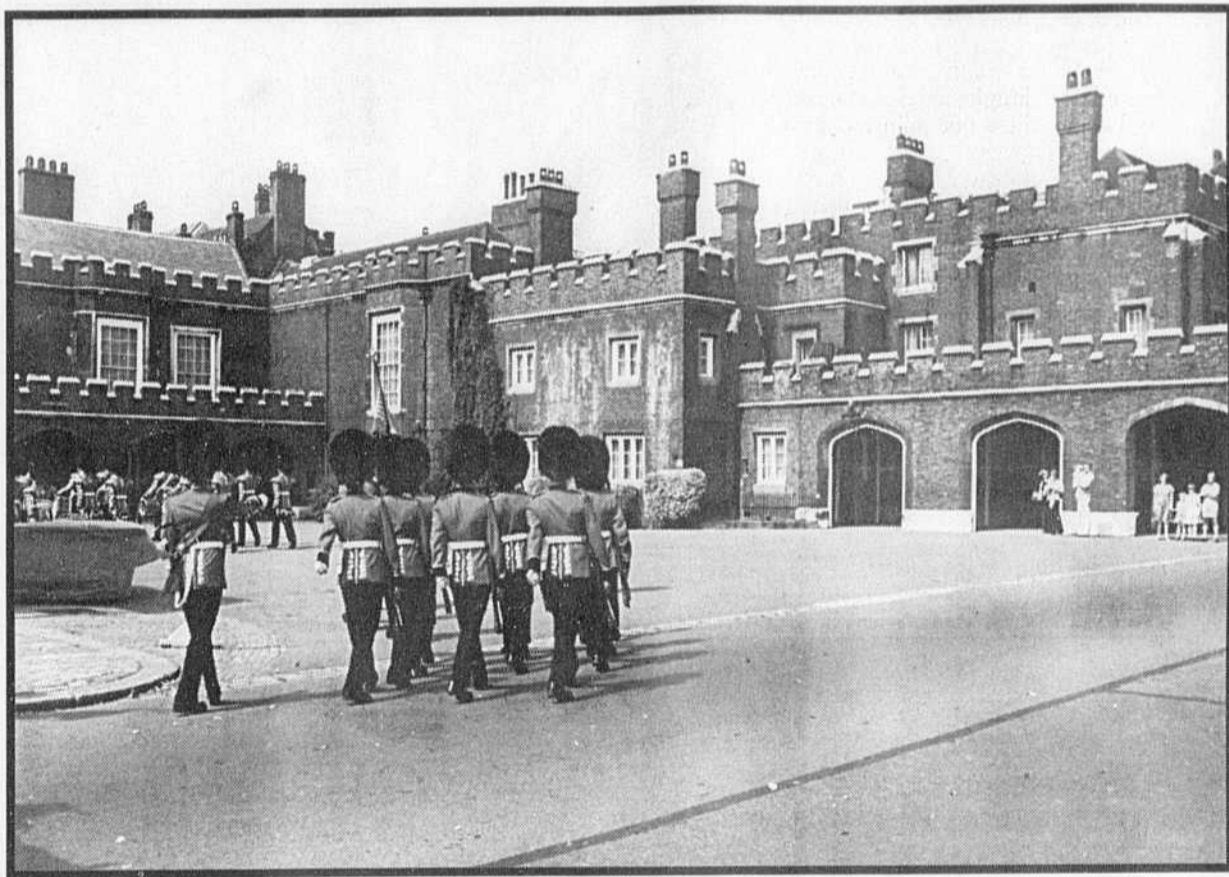
■ 15 promenades dans Londres, par Georges Vranckx, collection Découvrir l'architecture des villes, Casterman, 1993 (49,95\$): tout sur l'architecture de Londres. Guide sous forme de fiches reliées, bourré de croquis, de cartes et d'annotations *very acute*. Les promenades peuvent se faire, au choix, par quartier ou selon des thèmes (architectes, époques, styles, etc.);

■ LONDRES/Grande-Bretagne, collection Guides Gallimard, 1993. En sous-titre: *Une ville et sa mémoire à découvrir et à partager*. Toute cette collection est superbe: l'iconographie est abondante et exceptionnelle, la présentation et la documentation d'une qualité supérieure, le format pratique, la reliure extra-résistante et le papier, glacé. Les adresses et informations pratiques ne manquent pas non plus. Vous n'auriez qu'un guide de Londres, ce devrait être lui.

Renseignements: British Tourist Authority, 111 Avenue Road, Suite 450, Toronto, Ontario, M5R 3J8, (416) 961-8124/2175 (télécopieur). N. C.



Le palais St-James, la tour de Londres, Covent Garden et le parc St-James, des endroits qui font le charme de Londres.



Les arts

La saison bat son plein

SUITE DE LA PAGE D8

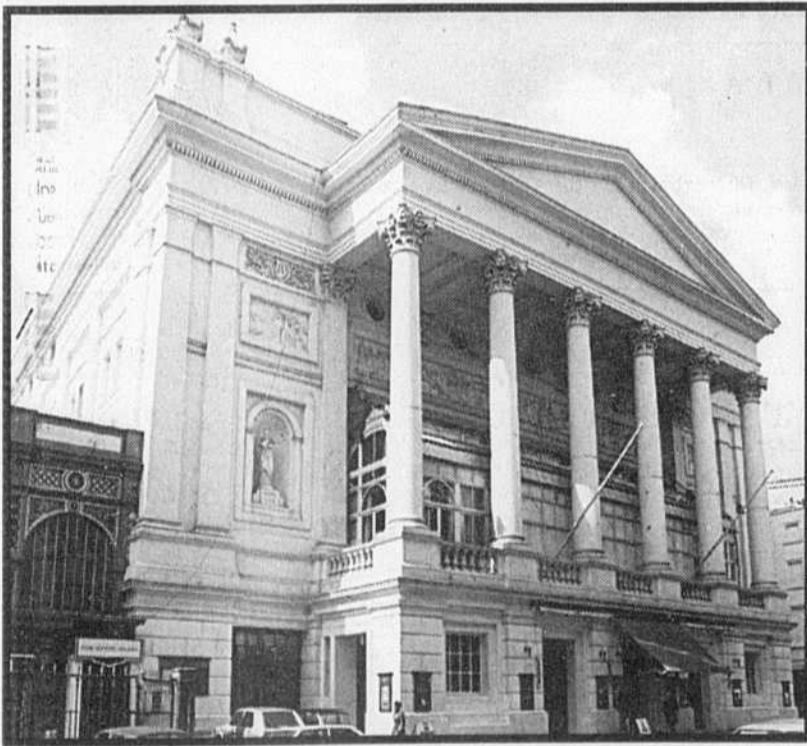
La saison des arts de Londres 1994

Jusqu'au 31 mars, la 1994 London Arts Season bat son plein. Galeries d'art, musées, théâtres, salles de concert et divers lieux artistiques offrent aux visiteurs de la capitale une vaste gamme d'activités culturelles alliant réductions sur le prix des billets et réservations aisées. Le London Arts Information Centre livre en continu des nouvelles sur les événements du jour et des renseignements sur les sièges disponibles. Parmi les spéciaux: découverte des coulisses, circuits privés des galeries d'art, *high*

teas avec des célébrités, visites à pied des théâtres, petits déjeuners au Museum of the Moving Image, concert de Jessye Norman chantant Mozart et Haydn au Barbican, visite guidée de l'exposition de Goya à la Royal Academy of Arts, etc.

Un laissez-passer, la London White Card (19,30\$ par personne pour trois jours, 48,25\$ pour sept jours), donne accès à treize galeries et musées *highly recommended*. Des cartes familiales, valables pour deux adultes et deux enfants de moins de seize ans, sont aussi en vente (48,25\$ pour trois jours, 98,50\$ pour sept jours).

N. C.



Longitude 0°

Une ville multiple

SUITE DE LA PAGE D8

Comme ses vies, Londres est multiple. Ville tentaculaire qui va au-delà de la Green Belt, elle suscite et alterne ses niveaux et univers. Le plus connu des visiteurs est celui du centre, autour de Charing Cross, Victoria Station, Paddington et des grandes gares qui ont noyauté son expansion. Ce Londres lui-même est varié, façonné de quartiers et de villages, Chelsea, Soho, Belgravia qui ont résisté au temps et à l'étreinte urbaine: comme ce marché populaire devant Covent Garden...

Animée, trépidante, Londres est une ville qui respire: il y a toujours, tout près des flots de voitures et des grands magasins de Regent et d'Oxford Streets, ces parcs, Kensington Gardens, Hyde Park, St. James's, autant de poumons qui gardent le souffle, maîtrisent les tensions. Et offrent des spectacles d'un autre âge, telles ces écuyères qui trottent à cheval dans les landes de terre battue, ou d'autres, résolument actuels, telles ces familles pakistanaises qui s'agglutinent, le dimanche, en riant sur les bords du Serpentine.

Chinoise, italienne, indienne, antillaise, visitée et pénétrée de partout, bousculée, Londres demeure elle-même.

Et ses visiteurs, qui s'installent à l'étage des autobus à impériale, hélent au passage l'un de ses innombrables taxis (ah! les taxis londoniens...), entrent dans un pub à la recherche d'une pale ale, d'une bitter tiède, d'une stout largement mousseuse, fréquentent les boutiques et ateliers d'artistes de Carnaby Street, s'agglomèrent devant les grilles de Buckingham Palace, le confirment très vite: *yes, it's still London.*

FRANCE 1994
 Découvrez Toulouse, Carcassonne, Montréal, Montségur, Albi, Rodez, Figeac, Padirac, Conques, Roc Amadour, Sarlat, St-Emilion, etc.
SUR LA ROUTE DES CATHARES ET DES TROUBADOURS
 du 1er au 12 juin
 en compagnie de Mme M.-C. Deprez-Masson, historienne et chargée de cours à l'U. de M.
 L'encadrement pédagogique est sous la responsabilité des BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal
 \$2 499,00 P.P. occ. double
 Possibilité de partage et de prolongation
 Demandez notre dépliant
 Séance d'information le 3 mars R.S.V.P. permis du Québec
VOYAGES CARBIN (514) 728-4553

VOYAGES et Les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal
CONSTELLATION
 vous proposent un voyage culturel en GRÈCE
 Groupe accompagné par Suzel Perrotte, historienne de l'art.
 Circuit classique incluant les Météores et Salonique.
 Visite d'Athènes et croisière de 4 jours.
3569\$ toutes taxes et frais de service inclus.
 Départ 22 avril 1994 - 2 semaines - hôtels 4 étoiles
 RENS. ET RÉSERVATIONS: Marjorie 397-0467 ou 987-9798.
 Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal
 En collaboration avec **revatours** Détenteur d'un permis du Québec

SPÉCIAUX MAROC

VOL SEULEMENT
499 \$
 Aller-retour Montréal/Casablanca ou Agadir ou Marrakech

AGADIR
 Hôtel CLUB SALAM 2 semaines
899 \$
 Avion-transferts — hôtel — 2 repas par jour

CIRCUIT VILLES IMPÉRIALES (7 nuitées)
 PLUS SÉJOUR AU CLUB SALAM À AGADIR
1 389 \$

Ultimar tours

Octopus VOYAGES
 Les spécialistes du Maroc

4340, rue Saint-Denis Montréal (514) 849-1419
 600, rue Jean-Talot Est Montréal (514) 948-4828

Sièges limités - Taxes incluses - Permis du Québec



VISAS

"Paris est une femme
mais Londres est un
homme indépendant
qui fume sa pipe
dans un pub."
(Jack Kerouac,
Le vagabond solitaire)

LONGITUDE 0°

London my dear

NORMAND CAZELAIS

Charles Dickens l'a écrit et répété: il y a deux Londres, la riche et la pauvre. Aujourd'hui encore, ces deux visages indissociables et complémentaires associent leurs traits dans une image à la fois immuable et changeante. La saga financière de Canary Wharf a attiré l'attention du monde entier sur ce Londres issu des docks et quartiers ouvriers au sud de la Tamise en mal de revitalisation; et il y a encore bon nombre de Londoniens de vieille souche qui quittent leur ville — à jamais ou pour longtemps, qui sait? — pour fuir les trop profondes mutations qui l'agitent et la violence latente qui bat en ses veines.

C'est le destin, semble-t-il, de toutes ces villes millionnaires qui se sont nourries d'empires culturels, politiques ou économiques et qui en paient aujourd'hui le prix. Mais Londres a déjà connu des heures difficiles — le blitzkrieg des V2 allemands, l'urban decay dont Lewis Mumford dénonçait les dangers voici une cinquantaine d'années — et a survécu.

Car, de toutes les villes gigantesques qui parsèment la planète, attirant les espoirs et désespoirs de ceux et celles qui croient en l'avenir ou, au contraire, n'ont plus rien à attendre de la vie, Londres est peut-être celle qui vit et revit le mieux.

La Tamise n'a que 338 kilomètres de longueur. Les Celtes y ont fondé Llyn-Din, Le fond du lac, là où l'on pouvait traverser à gué. Entre Tower Bridge et London Bridge (... is falling down, my fair lady...), depuis la City des lords, des marchands et des banquiers, la ville a grandi sur les lèvres d'un fleuve qui offrait à ses bateaux toutes les mers et tous les continents. Et, un jour, fruit de l'histoire et de la puissance de la Couronne britannique, le nombril du monde s'est retrouvé à Londres: le méridien d'origine, le degré zéro de longitude, passe, sur la rive droite du fleuve, par l'Observatoire de Greenwich fondé par Charles II en 1675.

Le développement industriel et le chauffage au charbon crachant des milliards de particules ont figé, des décennies durant, le fog au-dessus du ciel londonien alors que la Tamise, noyée de toutes les déjections, pourrissait, étouffait. Le charbon a, depuis, disparu des fournaises et le brouillard s'est fait plus discret; les pierres blanches des façades georgiennes furent nettoyées et la ville connaît à nouveau un éclat oublié. Le fleuve, lui, s'est épuré et, au pied de Big Ben qui égrène le temps, insensible aux chimères humaines, des pêcheurs tendent leurs lignes, prennent des saumons et mangent sans crainte leurs prises. Sur les bateaux de plaisance qui fendent les flots paresseux et largement dépollués du fleuve, des vendeurs proposent à qui veut bien en acheter des bouteilles d'une eau puisée ici même et absolement potable...

VOIR PAGE D7: LONGITUDE 0°



Londres, malgré des périodes difficiles, vit et revit bien. En haut, la cathédrale St-Paul. En bas, Oxford Street.



Des musées hors du commun

Sherlock Holmes le disait: Londres n'est pas une ville comme les autres. Ses musées non plus. A côté des grands établissements, comme la Tate Gallery, la Tour de Londres et autres lieux incontournables de la civilisation occidentale, quelques-uns, moins connus, valent amplement une visite:

■ Dicken's House (48, Doughty Street, 405-2127): à l'ombre du British Museum, dans Bloomsbury, quartier où vécurent Constable, George Bernard Shaw et l'auteur des Aventures d'Oliver Twist: nombreux souvenirs de l'écrivain-monu-

ment ainsi que les premières éditions de ses œuvres;

■ Shakespeare Globe Museum & Rose Theatre Exhibition (Bear Gardens/Bankside, 928-6342): acteur et auteur, le dramaturge fut aussi propriétaire du théâtre aujourd'hui disparu; le musée tient dans un entrepôt du 17e siècle, à quelques pas du site original;

■ Florence Nightingale Museum (au St. Thomas Hospital, dans Southwark): elle vécut le feu et le sang de la guerre de Crimée, tout comme la misère humaine à Londres; elle ouvrit — le sait-on encore? — la première école d'infirmières du monde

en 1860; ■ Branam Tea and Coffee Museum: symboles très forts des expéditions coloniales, le thé et le café ont vu leur commerce participer très activement à la fortune de la capitale impériale; ce nouveau musée vient d'ouvrir sur la rive sud de la Tamise, tout près du Design Museum, lui-même inauguré en 1989 et premier du genre;

■ Jewish Museum: sur Tavistock Square, ce centre culturel présente antiquités et objets d'art et de culte d'une communauté sans laquelle Londres n'aurait peut-être jamais connu son rayonnement.

VOIR PAGE D7: LES ARTS